









LA

**NYMPHOMANIE.**



AL

WYMPHO MATE.



# LA NYMPHOMANIE ;

O U

## T R A I T É

DE LA FUREUR UTÉRINE,

Dans lequel on explique, avec autant de clarté que de méthode, les commencemens & les progrès de cette cruelle maladie, dont on développe les différentes causes.

*Ensuite on propose les moyens de conduite dans les divers Périodes, & les spécifiques les plus éprouvés pour la curation.*

PAR M. D. T. DE BIENVILLE ;

*Docteur en Médecine.*



A AMSTERDAM,

Chez MARC-MICHEL REY.

---

M. DCC. LXXI,



INFORMATION NO.

100-100000

100-100000

100-100000

100-100000

100-100000

100-100000

100-100000

100-100000

100-100000

100-100000

100-100000

100-100000

100-100000

100-100000

100-100000

100-100000

100-100000

100-100000



---

## AVANT-PROPOS.

CERTAINS préjugés, peut-être, s'opposeroient à mon but, si je ne commençois par rendre compte au Public des raisons qui m'ont engagé à traiter & à approfondir une question aussi importante & aussi délicate que celle-ci. Le premier soin d'un Auteur, doit être de s'acquérir de la confiance sur la nature des objets qu'il propose; ce n'est point encore assez, il doit même prouver qu'il mérite cette confiance. Ses recherches & ses découvertes heureuses & prudentes, ses principes évidents, ses preuves morales & physiques, la netteté de sa méthode, la vérité & la facilité des moyens qu'il emploie, la nouveauté même de son sujet & de sa façon de démontrer, sont la route qu'il doit prendre pour persuader sans tromper, pour secourir sans être blâmé, & pour réussir sans craindre ou les faux préjugés ou les envieux.



Sans chercher à pénétrer les motifs qu'ont eus les Auteurs anciens & modernes de laisser cette matiere dans l'obscurité du silence, ou du moins de ne l'ébaucher qu'imparfaitement, je m'en tiendrai seulement à exposer les raisons que j'ai eues de la traiter *ex professo*.

Le célèbre Astruc, à la fin de son traité *des Maladies des femmes*, nous en a laissé un petit essai latin qui paroît avoir échappé avec peine à la modestie de sa savante plume; encore a-t-il affecté de l'écrire en cette langue pour le dérober aux yeux du Vulgaire, & n'en donner la connoissance qu'aux hommes instruits & obligés par état de remédier aux désordres de la Nature.

Je n'oserois condamner l'excès de modestie d'un homme si respectable; mais je ne crois point que son silence soit une loi. Je fais que tout homme qui écrit pour



être utile à ses semblables, doit connoître les vraies bornes de la pudeur & s'y soumettre; & bien loin de manquer à ces loix sacrées, je suis persuadé que les moyens que j'emploie ne peuvent que tendre à affermir cette vertu. Quel motif plus puissant & plus sûr, pour établir son empire, que d'offrir aux yeux des personnes mêmes du Sexe, le tableau vif & frappant des maux affreux & incroyables prêts à accabler une jeune fille au premier pas qu'elle fait pour sortir de la voie de l'honnêteté? Puisse mon pinceau être assez expressif & mes couleurs assez naturelles pour inspirer toute l'horreur qu'on doit avoir d'un pareil vice! Puisse mon secours servir à vaincre de si dangereuses foiblesses!

L'Esprit humain, borné par lui-même, séduit & aveuglé par les passions, est bien plus sensible à la crainte d'une punition physiquement démontrée, qu'aux menaces



d'une correction moralement établie , que l'éloignement rend peu touchante , & dont l'espérance efface le terme , la mesure & souvent la réalité. Quelles obligations le public n'a-t-il pas à l'énergique traité *de l'Onanisme*? Quelle vertu n'ont pas ces images vraies & effrayantes que le célèbre *Tissot* y peint avec force? Combien de milliers de jeunes-gens ont-ils évité par cet avis l'abîme où ils alloient se plonger? Que de milliers encore s'en sont retirés par son secours , au moment de périr au milieu de ce désordre , peint avec tant de vivacité & de vérité dans son ouvrage?

Au reste , peut-on regarder comme dangereux un Livre qui ne tend qu'à détourner d'une volupté illicite ; à effrayer les jeunes personnes qui pourroient avoir du penchant pour cette malheureuse manie ; & à retenir la fougue vicieuse du tempérament , par des leçons puissantes & par



## AVANT-PROPOS.

v

des principes & des conséquences puisées dans la Nature faite pour persuader.

Si cet ouvrage vient à tomber entre les mains de jeunes personnes , soit par l'inattention des Peres & Meres , soit par la négligence des personnes faites pour veiller à leur éducation , soit enfin par la séduction de quelques ames libertines qui ne manquent jamais d'artifice pour se procurer l'entrée des maisons honnêtes , si , en un mot , par tel accident que ce puisse être , une jeune fille se trouve à même de lire ce livre , qu'en arrivera-t-il ? Rien. Elle sera dans le cas , tout au plus , de gémir sur l'assemblage prodigieux des imperfections auxquelles son sexe est sujet , & sur les causes infiniment multipliées de son dérangement & de son entière destruction.

Les connoissances prématurées qu'elle pourra acquérir par cette lecture , ne serviront point à l'énorgueillir ni à la



corrompre , elle sentira la fragilité de sa nature , elle respectera & chérira même des principes qui la garantiront certainement du naufrage prochain auquel le Sexe est exposé par sa foiblesse.

C'est pourquoi, bien persuadé du peu de mal que peut faire mon ouvrage , je n'ai point hésité de le mettre au jour, par rapport au bien réel qu'il doit produire. Car quels avantages n'en pourront pas tirer les Peres , les Meres & toutes les personnes chargées de l'éducation des jeunes filles ? Avec quelle connoissance & quelle discrétion ne pourront-ils point diriger & éclairer les dispositions naissantes de ces tendres élèves ? Et combien ne s'estimeront-ils pas heureux de pouvoir devenir eux-mêmes les Médecins secrets d'une maladie capable de couvrir de honte celle qui en est attaquée , & de causer les plus cruels chagrins à ceux qui ont donné le jour à cette infortunée ?



D'ailleurs, je ne vois aucune raison solide qui puisse forcer ou simplement autoriser la Médecine, à garder le silence sur un mal qui ne doit pas être un objet moins important que les autres de ses recherches & de ses secours.

Un Auteur célèbre, aussi recommandable par sa piété que par ses connoissances dans les principes de l'art de guérir, qu'il a développé avec une érudition, une méthode & une éloquence admirable ; cet Auteur respectable a mis en question s'il étoit permis à un Médecin honnête de donner des préservatifs contre les accidens provenans d'un crime auquel on ne peut penser sans horreur !

Il n'a pas craint de se répondre à lui-même que chaque science devoit se borner à son objet, & en même-temps s'en occuper toute entière ; qu'en conséquence, le mal physique étant l'objet de la Mé-



decine , tous les accidens qui en résul-  
toient , exigeoient nécessairement l'étude &  
les recherches du Médecin , non-seulement  
pour appliquer les remedes aux maux ac-  
tuellement existans , mais encore pour trou-  
ver des moyens capables de les prévenir ,  
sans faire attention à l'horreur de leur  
principe. Il n'appartient qu'à Dieu de fai-  
re trouver au coupable la mort dans son  
propre crime ; c'est à nous de trembler en  
adorant l'équité de ses jugemens ; mais  
nous ne devons pas cesser d'implorer &  
d'imiter selon notre pouvoir , son excessi-  
ve miséricorde. Je dois moi-même ce té-  
moignage à la vérité & à sa clémence in-  
fatigable ; car j'ai vu plusieurs malades  
dans un danger éminent , & si j'ai désespé-  
ré de leur rétablissement , c'étoit plutôt à  
cause de leurs blasphêmes & de leurs im-  
précations continuelles , que par la nature  
de leur mal ; j'ai vu ces mêmes malades re-  
couvrer une santé parfaite ; effet aussi éton-  
nant qu'imitable de la divine miséricorde.



Si un Médecin est donc obligé par état de travailler non-seulement à la guérison d'une maladie quelconque, mais encore, s'il est possible, à en prévenir l'existence, pourra-t-on le blâmer sans injustice lorsqu'il prend la voie la plus certaine & la plus générale pour arriver au but qu'il se propose?..... Voilà le cas où je me trouve. La maladie que je traite n'est point une chimere, elle n'est que trop réellement existante dans le Sexe, elle n'y fait tous les jours que des progrès trop rapides. Quand tout le monde me nieroit la vérité de ce que j'avance, je serois obligé de m'en rapporter à l'évidence de mes connoissances & de mes découvertes.

Je suis donc fondé à en développer les causes & les variations, & mon devoir exige que j'en propose les remèdes.

A cette premiere réflexion il en succede une autre plus essentielle à la conservation



## AVANT-PROPOS.

de l'espece ; parmi les moyens propres à être opposés à la contagion , il s'agit de choisir le plus efficace & celui dont la connoissance peut devenir la plus sûre, la plus prompte & la plus universelle. Or, que peut-on imaginer de plus capable d'obtenir ces différens succès, qu'un ouvrage dont toutes les vérités sont sensibles, dont les expressions, moins éloquentes que naturelles & effrayantes, sont autant de foudres capables d'étonner les têtes les plus opiniâtres & les plus forcenées ?

Je serai trop heureux si mes réflexions peuvent être de quelque utilité à la Société. Sans doute l'amour du bien public qui conduit ma plume ne me répond pas de son succès. Peut-être quelques Savans daigneront-ils critiquer cet ouvrage : je souhaite que des sentimens pareils à ceux qui m'ont porté à le faire, les engagent à en dire leur avis. Le Public ne pourra qu'y gagner ; je serai toujours glorieux d'être humilié, puis-



que je pourrai me féliciter au moins d'avoir tiré des ténèbres une matière intéressante, mon ouvrage dût-il y être lui-même plongé par un autre bâti sur les ruines. Je n'ai point une idée assez avantageuse de mes connoissances pour me croire exempt d'erreurs; puisse seulement quelqu'un plus digne que moi se rendre maître de la carrière que je n'ai fait qu'ouvrir. Je céderai sans rougir & même avec plaisir à des vérités rendues plus frappantes, à des principes plus sûrs & à une éloquence plus énergique & plus effrayante.

Quoiqu'il en soit, c'est moins pour les gens de l'art que j'écris que pour le commun des hommes & des femmes qui, simples dans leurs pensées, me sauront bon gré de la simplicité des miennes. L'expérience leur montrera que je suis sincère dans les images que je leur offre, & le succès de mes remèdes les rendra reconnoissans envers moi par le cas qu'ils feront de mon travail.



Voici l'ordre que je m'engage à observer dans cet ouvrage.

Dans le premier Chapitre, je prouverai la foiblesse du Sexe par sa construction organique, afin de donner une suffisante connoissance de la nature des fibres & des muscles qui jouent le principal rôle dans les accidens de la matrice.

Dans le second, je ferai voir en général ce que c'est que la *Nymphomanie* ou Fureur Utérine.

Dans le troisieme, j'en déduirai les causes & les divers accidens.

Dans le quatrieme, je parlerai de la différence de ses degrés & de ses symptômes.

Dans le cinquieme, j'établirai quels en sont les signes diagnostiques & pronostiques.

Dans le fixieme, je donnerai des métho-



des de guérir, & j'indiquerai les spécifiques les plus certains pour les différens périodes. Je ne déguiserai pas le peu d'espoir de guérison qui reste à celles qui sont parvenues au troisieme & dernier période. J'indiquerai néanmoins les spécifiques les plus éprouvés, & je donnerai les regles de conduite les mieux entendues pour guérir, si toutefois cela est encore possible; ou au moins pour obvier au désespoir auquel une malade est toujours prête à se livrer dans l'extrémité du mal.

A la fin, on trouvera un Appendix de Formules auxquelles on aura recours suivant leur numero, & afin que l'on ne se trompe pas sur les doses que l'on doit employer, je vais expliquer ce qu'on entend par poids & mesure en Médecine.

La livre n'a que douze onces; l'once contient huit drachmes ou gros; la drachme trois scrupules; le scrupule vingt,

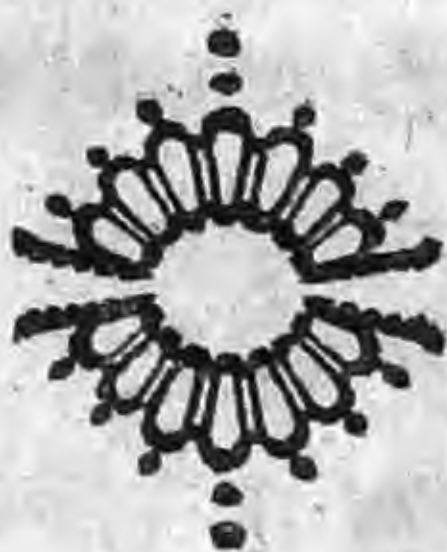


quatre grains ; le grain pèse un grain d'orge de moyenne grosseur.

La pinte de Paris est de trente-deux onces ; la chopine de seize ; le demi-setier de huit ; le poignon de quatre & le demi-poignon de deux onces de liqueur. Le goblet est la huitième partie d'une pinte. La cuillerée est une cuiller d'argent ordinaire qui contient une demi-once de liqueur. La poignée est désignée par M. j. C'est ce que la main peut contenir. Par *aa*, ou *ana*. Il faut entendre, *de chacun*. *℞.* signifie *prenez*. Avec ces petits éclaircissements il sera possible à tout le monde de faire usage de mes formules sans rien risquer. Je desire bien ardemment qu'on se serve de cet ouvrage avec autant de succès que j'y ai employé de travail, d'attention & de candeur, en me dépouillant en faveur du Public, de quelques connoissances que bien des gens auroient conservées comme des rares secrets. C'est un



reproche qu'on pourroit faire à juste titre à quelques gens de l'art, assez célèbres d'ailleurs. Est-ce petitesse d'esprit ? Est-ce un intérêt fordide ? De quelque côté qu'on les envisage ils sont également méprisables. J'en ai entendu plus d'un se féliciter de n'avoir donné au Public que ce qu'ils vouloient bien perdre, & d'avoir réservé pour eux seuls les vrais spécifiques propres aux maladies qu'ils ont traité. On n'est point surpris de trouver cette façon de penser chez un Charlatan ; mais peut-elle exister dans une ame honnête, noble & humaine ?



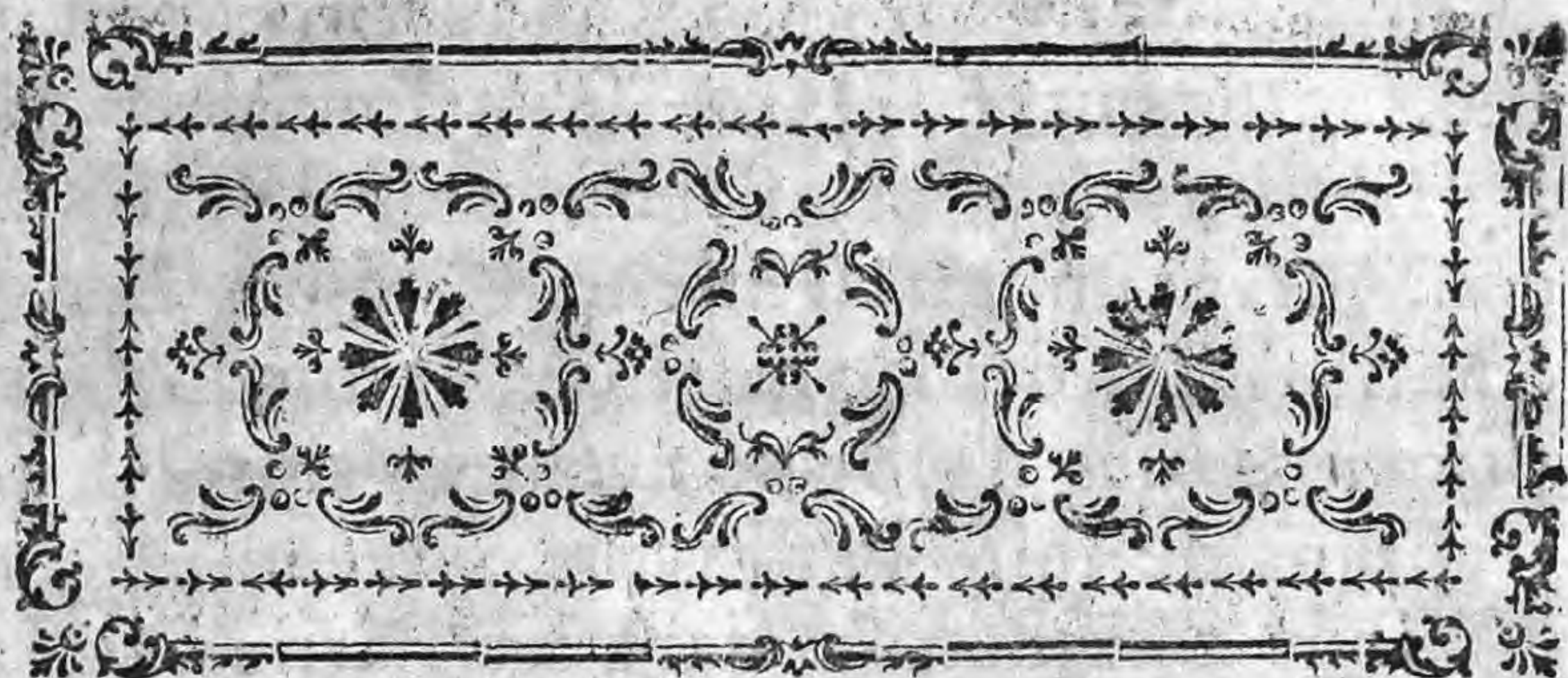


---

# ERRATA.

- Page 37 ligne 9. neuverfes, lisez, nerveufes.  
Page 81 ligne 26. foigner de la, lisez, foigner la.  
Page 108 ligne 28. un bandange, lisez, un bandage.  
Page 118 ligne 1. d'un flanelle, lisez, d'une flanelle.





# LA NYMPHOMANIE ,

O U

TRAITÉ

DE LA FUREUR UTÉRINE.

---

## CHAPITRE I.

*Des Parties Organiques de la Femme.*

Comme la naissance & les progrès de la maladie que nous appellons Fureur Utérine, viennent absolument des impressions & des mouvemens des fibres intérieures des organes, je crois devoir me dispenser de donner ici la description des Parties extérieures de la femme.

A



Je me bornerai donc à décrire le plus succinctement qu'il me sera possible, les Parties intérieures, & sur-tout celles qui concourent immédiatement aux impressions, & affections de la matrice, comme siège principal des fâcheux accidens dont j'entreprends de faire l'effrayant tableau.

Nous considérons dans les Parties de la femme deux conduits, l'un appelé le Canal de l'urètre dont nous ne donnerons aucune description, parce qu'il est tout-à-fait étranger à notre sujet; l'autre est le Vagin que les Anatomistes nous disent être un canal long, qui descend depuis l'orifice de la matrice jusqu'à l'extrémité des Parties honteuses de la femme.

Dans les vierges on lui donne environ cinq à six pouces de longueur. Il passe entre la vessie & le rectum. Des deux membranes qui composent sa substance, l'une est interne & l'autre est externe.

L'interne est un tissu de nerfs qui la rendent conséquemment très-sensible. Sa partie intérieure est pleine de rides spirales qui s'étendent dans l'accouchement. Ce canal est rempli de vésicules qui contiennent une espece de mucosité que déchargent une infinité de petites glandes; de là vient l'humidité fort nécessaire dans le vagin.



La membrane externe est un tissu de fibres musculaires capables d'extension & de contraction. On voit à la partie inférieure de l'orifice de ce canal un *plexus* de vaisseaux qui composent un corps caverneux rempli de sang artériel que déchargent ces vaisseaux dans certains momens de volupté, qui étant embrassés par une quantité de fibres musculaires dont nous venons de parler, contractent singulièrement l'orifice, & procurent une sensibilité exquise.

Les artères & les veines de la partie supérieure du vagin viennent des hypogastriques, & ceux de la partie inférieure ont leur principe dans les hémorrhoidales. Ils se communiquent les uns aux autres, & sont destinés à les vivifier pour faire gonfler & roidir les corps caverneux par l'extrême sensibilité qui y regne. Le surplus du sang des artères est rapporté par les veines dans la veine cave.

La Matrice est un corps membraneux composé d'un tissu cellulaire de fibres, couvert d'une grande quantité de vaisseaux sanguins. Sa figure ressemble exactement à celle d'une poire dont la cavité peut contenir une grosse amande; sa longueur depuis son orifice interne jusqu'au fond est de trois travers de doigts; sa partie postérieure



te est large de deux pouces , & l'intérieure d'un. Elle a un pouce d'épaisseur. Sa situation est dans la partie inférieure de l'hypogastre entre le rectum & la vessie , où les os Pubis la défendent par devant , & l'os Sacrum par derrière. Mais il regne certain espace entr'eux & elle , ce qui occasionne dans le sexe la grosseur des hanches.

Son orifice qui se joint à la partie supérieure du vagin est fort petit , & ressemble assez au museau d'un chien ; sa cavité interne , à la gorge de l'orifice , s'appelle *col de la matrice*. Sa surface est inégale & pleine de rides , dans les intervalles desquelles on remarque plusieurs conduits très-petits qui arrosent le col de la matrice pendant l'écoulement des ordinaires. Les Fleurs blanches viennent des glandes qui sont à l'origine de ces petits conduits , & qui sont proprement le siège de cette maladie si commune aujourd'hui dans le sexe , qui la supporte sans faire réflexion qu'il porte un principe de mort ; les remèdes en sont néanmoins à présent très-connus.

Le col de la matrice a des petits trous qui sont les extrémités des conduits qui viennent des vésicules féminales , destinés à verser dans la matrice une liqueur mucila-



gineuse & spermatique, que les vésicules pompent & attirent des testicules ou ovaires de la femme, & qui, n'étant point une semence, en tient néanmoins lieu, par le plaisir qu'elle cause en sortant de ces vésicules, qui sont des petits corps sphériques servant de receptacle à cette liqueur spermatique qui y est introduite par les vaisseaux déférens qui prennent leur origine dans les ovaires. Ces vésicules sont nerveuses & musculaires. Elles se dilatent par le mouvement des muscles accélérateurs qui leur font attirer la liqueur spermatique, qui dans le moment les oblige à se contracter, pour la pousser avec force dans la cavité de la matrice. Jusques-là la femme a agi toute seule; & comme le mouvement particulier de ses organes, nous étant bien connu, est suffisant pour nous mettre parfaitement au fait des causes puisées dans sa nature, qui sont relatives aux accidens de la Fureur Utérine, nous n'irons pas plus loin sur l'usage de ses muscles & de ses fibres, dont la progression nous meneroit, comme malgré nous, aux principes & aux effets de la génération.

Nous nous réduirons à dire encore quelques mots sur la situation des veines, des



artères & des nerfs de la matrice & de ses ligamens, parce que toutes ces choses importent singulièrement à notre sujet ; & quoique les ovaires n'aient pas un rapport bien essentiel aux accidens dont je traite, je crois cependant nécessaire d'en faire connoître la nature, la situation, & les effets qui deviennent fréquemment la source de quantité d'accidens, par l'ignorance des pères & mères, ou de celles qui sont chargées de l'éducation de la jeunesse.

Les artères & les veines de la matrice viennent des hémorrhoidales, des hypogastriques, & des vaisseaux spermatiques qui s'anastomosent l'un avec l'autre. Les nerfs de la matrice viennent des intercostaux, & de ceux qui sortent de l'os *Sacrum*. Il y a beaucoup de vaisseaux lymphatiques dans sa surface interne, qui, s'unissant peu-à-peu, forment de grosses branches qui ont leur insertion dans le réservoir du chyle. Tous les vaisseaux de la matrice rampent sur sa surface externe, faisant plusieurs tours & replis qui les garantissent de rupture dans l'extension.

La partie postérieure de la matrice ne tient à rien. L'antérieure est attachée à la vessie & au rectum, & chaque côté par deux espèces de ligamens, qu'on divise en



ligamens larges & en ligamens ronds.

Les ligamens larges ne sont autre chose qu'une production du péritoine qui part des côtés de la matrice. Ils sont composés d'une double membrane qui en contient une autre dans sa duplicature. On les compare communément, à cause de leur figure & de leur largeur, aux ailes des chauves souris.

L'Ovaire est attachée à une de leurs extrémités: elle a ses vaisseaux déférens, l'un qui s'insere dans le fond de la matrice, & l'autre qui va se rendre dans les vésicules séminales vers son col.

Les ligamens ronds naissent de la partie antérieure & latérale du fond de la matrice, & passant par les productions du péritoine à travers les anneaux des muscles obliques & transversaux de l'*Abdomen*, ils vont se perdre dans la graisse auprès des aînes, où ils forment une expansion en patte d'oie.

Il y a dans les femmes quatre vaisseaux spermatiques. Ils sont plus courts que ceux des hommes: chaque artère forme plusieurs plis & retours; en descendant elles se partagent en deux branches dont la plus petite va à l'ovaire, & la plus grosse se divise en trois dont il y en a une qui se



distribue sur la matrice, une autre au-dessus du vagin, la troisième sur les ligamens de la matrice, & les trompes de Fallope.

Les Ovaires sont deux corps de figure ovale un peu aplatis sur le devant, dont chacun est situé aux côtés, à deux travers de doigt ou environ de distance, du fond de la matrice. Ces ovaires que nous appelons aussi testicules de la femme, sont glanduleux & membraneux, & presque de moitié moins gros que ceux des hommes. Leur surface naturelle est polie; ils sont couverts d'une membrane propre qui adhère fortement à leur substance, & d'une autre membrane commune qui vient aussi du péritoine & qui couvre les vaisseaux spermatiques. Leur substance est un composé de glandes, de fibres, & de membranes, qui laissent des petits espaces entr'elles, dans lesquels il y a des vésicules rondes de différente grosseur pleines d'une liqueur blanche. On en remarque quelquefois jusqu'à une douzaine dans un seul ovaire.

Je ne décrirai pas comment & sous quelle forme les nerfs sont attachés à l'ovaire, ou plutôt à ses interstices. Je ne dirai rien de la chute des œufs, de leur fécondation dans la matrice, parce que ces



spéculations sont très-étrangeres à mon objet; mais je ne puis m'empêcher de parler de la chute contre nature de ces mêmes œufs, parce que, comme je l'ai déjà annoncé, elle est une source d'accidens notables auxquels, sur-tout, les jeunes personnes sont sujettes.

Par cette chute contre nature, j'entends la chute des œufs avant leur maturité, c'est-à-dire, avant le terme prescrit par les règles ordinaires de la nature, soit dans l'ordre de la génération chez les femmes, soit dans celui du flux menstruel dans toutes les personnes du sexe.

Sa cause vient de quelque indisposition des ovaires qui les forment, ou de quelque impureté du sang qui se mêle dans la substance de ces œufs, d'où vient qu'ils se détachent les uns après les autres avant le temps. Alors leur substance, semblable à celle d'un fruit avorté, ou piqué des vers, cause une grande irritation dans la cavité de la matrice, & par son acreté mordicante incise les extrémités capillaires des vaisseaux sanguins, ce qui fait fluer longtemps le sang par des veines. C'est ce qu'on appelle *perte de sang*. Première incommodité. La seconde, c'est qu'il en arrive des coliques les plus aiguës, & la



troisième enfin, qui est la plus dangereuse, ce sont des ulcères à la matrice. Heureux qui fait les connoître quand ils existent dans cette partie ; plus heureux encore qui fait y faire parvenir les vrais spécifiques !

Lors au contraire que par quelque obstruction dans les viscères, ou par le défaut d'une bonne conformation, soit aussi que par son propre vice ou telle maladie que ce puisse être, le sang n'a point la force de porter dans les vésicules ce suc précieux qui forme la fécondité de la nature, il s'ensuit la Stérilité incurable quand le vice est dans les solides, ou bien la Jaunisse & les Pâles couleurs qui réduisent bientôt la malade au tombeau, si on n'a recours au plutôt aux remèdes capables de rétablir les fluides.

On trouvera à la fin de mon appendix des formules, deux spécifiques, dont on choisira le plus commode, suivant les situations des personnes & le goût de la malade.

Je me suis beaucoup plus étendu que je n'aurois voulu le faire sur le détail des Parties Organiques de la femme. Mais j'en ai cru la connoissance si nécessaire pour la suite de cet ouvrage, que je me suis par cette raison beaucoup moins restreint que je ne l'avois d'abord projeté. Il convient à présent de donner une idée générale de la Nymphomanie.



## C H A P I T R E I I.

*Dans lequel on explique en général ce  
que c'est que Nymphomanie ou  
Fureur Utérine.*

O N entend par Nymphomanie un mouvement déréglé des fibres dans les Parties Organiques de la femme. Cette maladie est différente de toutes les autres, en ce que celles-ci attaquent subitement, & annoncent presque sur le champ, par des symptômes évidens, toute leur malignité; celle là au contraire se cache presque toujours sous le dehors imposteur d'un calme apparent, & souvent elle est déjà d'un caractère dangereux, qu'on ne s'est pas encore apperçu, non-seulement de ses progrès, mais même de ses commencemens. Quelquefois la malade qui en est atteinte a un pied dans le précipice, sans se douter du danger. C'est un serpent qui s'est insensiblement glissé dans son cœur, heureuse si, avant d'en être mortellement blessée, elle a encore la force de se soustraire par une prompte fuite au cruel ennemi qui veut la perdre.



Cette maladie surprend quelquefois les jeunes filles nubiles dont le cœur prématuré pour l'amour a parlé en faveur d'un jeune homme dont elles sont devenues éperdument amoureuses, & pour la jouissance duquel elles trouvent des obstacles insurmontables.

On voit aussi des filles débauchées, qui ont vécu quelque temps dans le désordre d'une vie voluptueuse, être tout d'un coup attaquées de ce mal; ce qui arrive lorsqu'une retraite forcée les tient éloignées des occasions qui favorisoient leur fatal penchant.

Les femmes mariées n'en sont point exemptes, sur-tout celles qui se trouvent unies à des époux d'un tempérament faible, qui exige de la sobriété dans les plaisirs, ou à un homme froid, peu sensible aux délices de la jouissance.

Enfin les jeunes veuves y sont souvent exposées, sur-tout si la mort les a privées d'un homme fort & vigoureux, dans le commerce duquel, par des actes vivement répétés, elles avoient acquis l'habitude des plaisirs, dont le délicieux souvenir occasionne chez elles des regrets amers, qui produisent insensiblement des troubles, des agitations & des mouvemens d'abord involontaires, mais dont les suites réduisent bientôt l'ame dans l'état le plus fâcheux.



Toutes en un mot, dès-qu'elles sont une fois atteintes de ce mal, s'occupent avec autant de force que de vivacité, & sans interruption, des objets qui peuvent porter dans leurs passions l'infernal flambeau de la lubricité, sur-tout si elles y sont portées par la véhémence naturelle du tempérament.

Elles donneront encore de l'extension à cette véhémence naturelle, si elles s'entre-tiennent avec des romans luxurieux qui commencent par disposer le cœur aux sentimens tendres, & finissent par inspirer & apprendre les lascivités les plus grossières. Elles augmentent les feux qui les dévorent par des recueils de chansons dont leurs voix passionnées chérissent & répètent sans cesse les airs & les paroles, qui soufflent dans leur ame le poison qui doit les tuer.

Dans les conversations particulières avec leurs compagnes, elles ont grand soin de faire tomber les propos sur les objets qui les flattent, bien loin de faire des efforts continuels pour les bannir de leur imagination. Si malgré toute leur adresse, elles n'ont pu empêcher la conversation de tomber sur des objets étrangers à leurs passions, elles tombent dans une langueur & un ennui mortel qu'il leur est impossible de dissimuler.



Elles se déshonorent sans cesse en secret par des pollutions habituelles dont elles sont elles-mêmes les infortunées ouvrières, quand elles n'ont pas encore ouvertement franchi les barrières de la pudeur ; ou bien, quand l'impudence commence à se mettre de la partie, elles ne craignent plus de se procurer cet affreux & détestable plaisir, par le secours d'une main étrangère.

Toujours disposées à prêter l'oreille aux complimens flatteurs & séduisans des hommes qui les environnent, elles craignent les occupations les plus légères si elles sont capables de les détourner un moment des fales objets que leur imagination chérit.

De la promenade, où les jeux les plus innocens de la nature ont pris dans leur ame préoccupée la tournure des attraits les plus vifs de la volupté, elles passent à des tables somptueuses, dont les mets âcres, piquans & empoisonnés, achevent de mettre le sang dans un affreux désordre.

Les vins vigoureux dont elles sont sans cesse abreuvées, les liqueurs spiritueuses qu'elles avalent comme l'eau, l'abus qu'elles font du café & du chocolat dont l'excès chez elles est prodigieux : toutes choses enfin, dont une seule est capable de rompre l'harmonie animale, & qui réunies



mettent le comble aux feux qui les dévorent ; tout cela porte dans les passions la torche ardente des plus honteuses & des plus excessives cupidités.

Je conviens que tous ces fâcheux accidens, dont on ne sauroit tracer un assez hideux tableau, sont supportables dans les commencemens ; mais les tristes événemens qu'ils produisent, deviennent bientôt de la plus grande importance, si on n'embrasse au plus vite, & de la meilleure foi du monde, les moyens les plus sages pour en réprimer le cours. Les femmes au contraire qui n'ont point la force de reculer quand elles ont fait le premier pas dans ce dédale d'horreurs, tombent insensiblement & presque sans s'en appercevoir, dans des excès qui, après avoir flétri leur gloire, finissent par leur ôter la vie.

Vous les voyez continuellement absorbées dans la même pensée, & leur plus grande crainte est d'en être distraite un seul moment. Elles ne songent qu'au fatal objet qui cause leur maladie, elles ne voient que lui, toutes les puissances de leur ame en sont comme immobiles, elles n'apperçoivent & n'entendent plus rien de ce qui se passe autour d'elles, c'est-là leur principale affaire : elles négligent absolument



toutes les autres, même celles d'où dépend le bon ordre de leur maison, & par conséquent leur fortune. Tristes & mélancoliques, elles aiment le repos & le silence, & si elles l'interrompent, ce n'est que pour parler avec elles-mêmes. Mais malheur à celui ou à celle qui osera venir troubler ce délicieux silence. La violence qu'elles se font pour dissimuler les feux horribles qui les consomment, achevent de mettre le comble à leur maux. Mais cette violence est de peu de durée.

Un bel adolescent se présente à leur vue ; que dis-je ? Un homme tel qu'on veuille l'imaginer ; car, dans le tourbillon de flammes qui composent leur atmosphère, les traits de feu qui partent de leurs yeux, peuvent bien briller l'objet, quelque défectueux qu'il puisse être, jusqu'à transformer un Vulcain en un Adonis. Cet homme donc, quel qu'il soit, devient à l'instant l'objet de leur cupidité. Leur oreille se prête avidement aux moindres choses flatteuses qu'on leur dit, & même les compliments d'usage deviennent à leurs sens des séductions très-recherchées. Elles y répondent d'un ton de voix & avec des gestes qui annoncent déjà une vive passion, & elles prennent au plus grand sérieux les plaisan-  
teries



series usées qu'on veut bien leur faire. Non-seulement elles se rendent avec beaucoup de facilité aux desirs qu'elles croient avoir fait naître, mais plus souvent encore, elles osent les prévenir avec une impudence qui les flétrit.

Cette maladie déjà trop violente, n'est pas encore à son dernier période. On en voit les accès augmenter de jour en jour avec des caracteres de malignité les plus effrayans. La sensation réelle des plaisirs, jointe à ceux dont l'imagination répète sans cesse les diverses images, rend en peu de temps les malades furieuses & effrénées; alors franchissant les bornes de la modestie sans aucun remords, elles trahissent l'affreux secret de leur vilaine ame par des propos qui saisissent d'étonnement & d'horreur les oreilles les moins chastes, & bientôt l'excès de leur lascivité ayant épuisé toutes leurs forces, elles secouent le joug imposant & glorieux de la pudeur; & avec un front ouvertement déshonoré, elles sollicitent, d'une voix aussi vile que criminelle, les premiers venus à répondre à leurs insatiables desirs. Si elles trouvent de la résistance, elles se flattent de la vaincre à force de séduction. Quel art n'emploient-elles pas pour cela dans leurs propos & leurs ges-



tes ? Et quand un juste mépris est le paiement de ces avances , vous voyez ces monstres , malheureusement revêtues d'une figure humaine , s'abandonner à des excès de fureur , dont les suites sont de vous accabler hautement des plus injustes reproches. Elles vous poursuivent par des propos qu'elles inventent pour flétrir votre réputation ; vous persécutent avec autant d'éclat que d'opiniâtreté ; & après avoir fait mille tentatives inutiles contre votre repos & votre gloire , elles se livrent avec violence , & même souvent sans précaution , à tout ce que la vengeance peut inspirer de plus cruel & de plus tragique.

Jusqu'ici cette maladie , quelque fâcheuse que nous ayons pu la peindre , n'a point passé les bornes du délire mélancolique ; mais on va bientôt lui voir prendre tous les caractères d'une manie ouverte.

C'est alors qu'elles crient & s'emportent continuellement comme des insensées , qu'elles disent , & contredisent , sifflent & applaudissent , nient & affirment , font des signes & des gestes ridicules , tiennent des propos qui leur sont propres pour émouvoir les passions des hommes ; & afin d'y réussir plus sûrement , elles affectent des audaces qu'elles ont l'imbécillité de croire



qu'on voudra bien attribuer à des distractions vives qu'elles feignent assez maladroitement, pour que le jeune homme le moins expérimenté ne puisse jamais être leur dupe. Si malgré tout on les désespère, elles se jettent sur vous toutes furieuses, & l'excès de leur frénésie vous donnent à peine le temps d'échapper de leurs mains.

Quelqu'un qui n'a pas été témoin de ces cruels accès, aura peine à se persuader les terribles vérités que je suis obligé de développer dans cet ouvrage. Avant d'avoir vu par moi-même les climats moins favorisés de la nature, où le sang au lieu d'être animé par un air sulphureux & balsamique, est sans cesse altéré par des pelotons de glace qu'on y dévore par la fatale nécessité de respirer ; où au lieu des parfums qui lui donnent de l'action & de la nourriture, on est sans cesse environné de molécules froides, humides & très-malfaisantes, qui détruisent les parties spiritueuses du sang, dont la circulation est toujours languissante dans les veines, & par conséquent, incapable de se réparer. Avant, dis-je, d'avoir parcouru ces climats que je croyois heureux, parce que, selon moi, les mortels devoient y être moins en proie aux passions, qui toutes célestes dans leurs principes deviennent cependant par nos abus



des fources inépuisables de disgraces. Avant que par une fatale expérience, aussi humiliante pour l'humanité, que défolante pour l'honnête homme qui s'occupe avec tendresse du bonheur de ses semblables, j'aie été parfaitement instruit que le feu de la lubricité, bien plus fort & plus actif que celui de la nature, ne connoît point la différence des climats ni des constitutions, mais brûle par-tout & en tout avec le dernier excès, jusques dans les antres les plus glacés; j'aurois cru avec tout le monde que cette maladie devoit presque être ignorée dans les pays froids. C'est pourquoi, dit un grand homme dont je ne suis pour ainsi dire que le traducteur, j'ai vu sans surprise le silence des auteurs nés dans ces climats, sur une matiere aussi importante; mais, ajoute-t-il, je ne peux cacher mon étonnement quand je vois les plus célèbres Auteurs de l'antiquité, habitans des pays méridionaux, tels qu'*Hipocrate, Galien, Celse, Paul Æginate*, qui ont traité de la médecine dans la Grece & l'Italie, observer un profond silence sur la Fureur Uterine. Mais je suis encore plus surpris que des médecins qui ont vécu dans des siècles moins reculés, & qui ont acquis une grande réputation parmi nous, sur-tout



ceux qui ont passé leurs jours dans des climats chauds, où l'on présume que cette maladie est plus commune, tels qu'*Arnaud de Ville-Neuve*, *Valescus de Tarente*, *Bernardus Gordonius*, *Guillaume Rondelet de Narbonne*, *Antoine Guainier*, *Alexandre Benedetti* Italien, qui tous ont traité *ex professo* des maladies des femmes, semblent comme avoir affecté de ne pas dire un mot de la Fureur Utérine.

*Soranus*, médecin Grec, (c'est toujours le même Auteur qui parle) un peu plus ancien que *Galien*, qui s'est acquis beaucoup de réputation sous l'empire de *Trajan*, est le seul de l'antiquité qui ait écrit sur cette matière. Nous n'avons plus cet ouvrage : mais *Aëtius*, Livre XVI, Chap. LXXIV. d'un Traité qui a pour titre : *de la Médecine tirée des anciens*, avoue que ce qu'il dit de la Nymphomanie dans ce chapitre est extrait de *Soranus* ; mais comme l'inscription est de *Janus Cornarius*, qui a traduit en latin les ouvrages d'*Aëtius*, M. *Astruc*, voulant puiser dans les sources grecques le véritable nom de cette maladie, a parcouru les seize livres en manuscrit d'*Aëtius*, qu'il a trouvés dans la bibliothèque du Roi de France, & il y a vu que le titre du chapitre en question est *Péri tes métromanias*.



*Nicolas Myrepsus* d'Alexandrie, parle d'un Antidote dont il loue l'excellence contre la Nymphomanie; mais il n'en dit rien de plus. On doit cependant présumer que c'est de la Fureur Utérine dont il a entendu parler.

*Zonaras*, p. 23. t. III. de ses Annales, rapporte qu'Eusébie, femme de l'Empereur Constance, fils de Constantin le Grand, fameuse par sa beauté, mais plus connue encore par ses disgraces avec son époux qui étoit foible, froid, & conséquemment très-peu propre aux plaisirs dont il se privoit à cause de ses infirmités habituelles, est tombée dans une langueur mortelle, à laquelle ont succédé les accès les plus violens de la Fureur Utérine, qui ont terminé ses jours avant ceux de Constance.

Outre le terme de Nymphomanie que nous adoptons pour exprimer cette maladie, on lui donne encore différentes dénominations. *Moschio*, Médecin Grec, l'appelle *Satyriasis*, d'autres *Métromanie*, d'autres *Erotomanie*, qui signifie manie d'amour. Mais tous ces noms étant arbitraires, nous nous en tiendrons à celui de *Nymphomanie*, toutes les fois qu'il sera question de la *Fureur Utérine*.

Je m'attends que ce livre excitera bien plus la curiosité des jeunes gens que celle



du sexe. Je croirois donc manquer au zele que je leur ai particulièrement voué, si je terminois ce chapitre sans leur offrir un puissant correctif, pour l'idée favorable qu'ils ont de leur force & de leur excellence au dessus de la femme. Cet antidote est l'onanisme de M. Tissot. Tout ce que je pourrois dire à cet égard, ne pourroit jamais atteindre l'énergie, & la vivacité des tableaux de ce grand homme. Je pourrois être aussi vrai que lui, mais non aussi intéressant. Combien s'en trouvera-t-il, qui, après la lecture de cet important ouvrage, se replieront sur eux-mêmes avec des craintes fondées & salutaires qui produiront en eux le commencement de la sagesse ? Ils seront sans doute les plus fortunés. Mais combien d'autres verront-ils naître à l'instant du fond de leur ame, non cette crainte consolante qui vient d'une juste horreur du crime, mais une foule d'accusateurs désespérans qui les feront frémir à la vue des maux physiques auxquels ils se sont exposés par leur propre faute. L'horreur des accidens actuellement existans, celle de ceux qui doivent en résulter nécessairement, jettera dans leur ame cette langueur mortelle, persécutrice éternelle & infatigable des criminels qui n'ont



pas craint de travailler à la destruction de leur être.

Une lueur d'espérance viendra les tirer de cette espèce d'anéantissement; ils auront entendu parler d'un de ces hommes bien plus chers à leurs semblables qu'ils n'en sont véritablement chéris, bien moins respectés qu'ils sont respectables par la tendresse philosophique avec laquelle ils s'occupent des maladies peu apparentes, mais évidemment contagieuses & mortelles qui désolent l'espèce, & qui affomment sans que le malade fournisse à celui qui le traite, d'autres lumières que celles qu'il puise dans sa propre expérience, & dans une étude d'autant plus laborieuse, que l'équivoque se présente sans cesse pour obscurcir ces mêmes connoissances qu'il croit avoir acquises, & que souvent cette équivoque est appuyée par la honte opiniâtre & déplacée du malade, qui se flatte toujours de sauver sa vie & son honneur en usant des secours généraux de la médecine.

Je suppose donc qu'ils iront trouver cet homme célèbre avec toute la confiance qu'inspire l'excès du malheur, qu'en arrivera-t-il? L'épouvantable peinture qu'un honnête-homme, qui ne veut point se déshonorer par un pronostique flatteur, est



obligé de leur faire des désordres qui existent dans leur économie animale ; peinture qui est dans ce moment le frein le plus respectable qu'on puisse opposer à l'excès de leur passion & de leur brutalité ; peinture dont ils sentent la vérité par la consommation douloureuse & souvent désespérante dont ils sont jour & nuit les infortunées victimes. Cette peinture, dis-je, qui n'est encore ordinairement qu'une ombre qui voile à leurs yeux une infinité d'autres conséquences bien plus fâcheuses, jette leur ame dans un abattement qui leur ôte le courage de prendre les moyens longs, ennuyeux, & pénibles, mais cependant uniques pour remédier à leur cruelle situation. D'autres plus courageux entrent dans la carrière : mais bientôt l'inconstance les saisit, abandonnant l'efficacité des remèdes, ils se servent du peu de force qu'ils ont recouvré pour retourner à leurs premières horreurs dans lesquelles ils périssent. Quelques-uns, ce qui est assez rare, entreprennent avec autant de bonne foi que de confiance les moyens de guérir. Une cure radicale devient enfin le prix de leur docilité. Quelques autres, malgré la bonté du régime & l'habileté du médecin, ne sont plus susceptibles de la salubrité des remèdes.



des, & se voient condamnés pendant le peu de temps qu'il leur reste à vivre, à traîner des jours languissans; trop heureux quand les instans de ces jours infortunés ne sont point marqués par des accès de douleurs aiguës & lancinantes qui entraînent après elles le désespoir avant la mort.

Toutes ces menaces que nous ne cessons de faire aux libertins des deux sexes, ne seroient point capables d'opérer en eux le plus foible retour à la vertu morale ou chrétienne, si quantité de raisonnemens puisés dans la nature, si une infinité d'expériences connues & très-confirmatives de ces raisonnemens, ne portoient dans leurs esprits un caractère d'évidence qui ne les persuade que parce qu'elle les fait frémir.

Ce seroit bien en vain qu'une foule de Philosophes Chrétiens leur crierient sans cesse que l'incontinence, & sur-tout celle dont nous traitons ici, est un crime absolument abominable, si un bon Physicien ne venoit à leur secours, pour leur démontrer comment ce crime les conduit à la mort avec autant de cruauté que de promptitude.

Combien ai-je vu de jeunes gens plongés dans ces abominations, ressentir pendant long-temps les maux les plus cruels, sans se douter un moment des horribles causes



qui les avoient produits ? Ils n'avoient garde de soupçonner que des passe-temps qui leur faisoient éprouver des sensations aussi délicieuses, pussent être le germe de leurs douleurs. Que leur yeux se deffillent donc enfin, à la faveur du flambeau que je leur présente. Qu'ils apprennent & admirent la construction de leur être. Qu'ils s'instruisent à chérir & à respecter l'ordre de leur existence, qu'ils évitent ce qui peut en troubler l'importante harmonie, & que tout ce que je viens de leur dire, jette dans leur ame un fond inépuisable d'averfion & d'horreur pour les abominations qui les flétrissent, les déshonorent & les anéantissent. Que ceux qui n'auront point assez de religion pour craindre d'outrager l'auteur & le maître suprême de leurs jours, soient au moins arrêtés par le spectacle épouvantable des maux fans nombre dont ils seront affligés, & dans le supplice desquels ils joueront tout à la fois les rôles désespérans de boureaux & de victimes.





## CHAPITRE III.

*Des causes & des accidens de la Nymphomanie.*

**Q**uelqu'un qui fera bien attention à cette passion morbifique, y découvrira deux accidens qui forment chacun une maladie différente.

Elle commence par un délire mélancolique, dont on trouve la cause dans le vice de la matrice, ensuite elle se tourne en délire maniaque, qui a son principe dans le dérangement du cerveau. Quand ces deux accidens concourent ensemble, ils forment ce que nous appellons Nymphomanie; si au contraire il n'y en a qu'un, ou l'on aura simplement des desirs violens du coït, sans néanmoins éprouver des délires, ou l'on tombera dans une profonde mélancolie, ou dans une manie supportable, sans être consumé par d'inutiles desirs; c'est ce que nous allons expliquer par ordre.

Nous parlerons en premier lieu de l'effrénée cupidité vénérienne simple; 2.<sup>e</sup> de



la même, jointe avec le délire mélancolique ; 3.<sup>o</sup> enfin lorsqu'elle dégénere en manie.

L'effrénée cupidité vénérienne dans les femmes est ordinairement occasionnée par la violente secousse des organes, qui sont chez elles le siège de la volupté ; de même que la violence de la faim ou de la soif dépendent de l'impression vigoureuse que reçoivent les tuniques de l'estomac ou du gosier.

Il y a plus d'un organe destiné dans les femmes à exciter les plaisirs vénériens. 1.<sup>o</sup> Le Clitoris qui, de l'avis de tout le monde, est le siège de la volupté la plus exquise. C'est pourquoi il est appelé par excellence le trône de l'amour. 2.<sup>o</sup> Toute l'ampleur & la profondeur du vagin, mais sur-tout à la partie qui va en se retrécissant, se joindre avec la vulve, & qui sur la fin devient extrêmement étroite. 3.<sup>o</sup> La face interne de la matrice qui, elle-même non-seulement est bien sensible à la volupté, mais encore, y sollicite les autres organes, de même que les impressions qui se font sentir au ventricule par la soif & la faim, font désirer à tous les organes qui en dépendent la sensation du boire & du manger. Au reste, ce que nous disons du vis



sentiment de la matrice, s'explique par ce que nous voyons arriver dans les animaux dont les femelles cessent de desirer dès-qu'elles sont pleines. Mais nous voyons à la honte de l'humanité, que quand ce sentiment de la matrice est émouffé par une copulation fructueuse, une femme n'en est pas moins ardente pour le coït, de même qu'un estomac rassasié par les mets & les boissons les plus délicieuses ne détruit pas l'insatiable cupidité du palais & du gosier pour les mêmes mets & les mêmes boissons, qu'il est ensuite obligé de rejeter avec des dégoûts affreux. Mille fois plus bêtes que les bêtes même qui servent à leurs abus excessifs !

On doit aussi mettre au nombre des organes de la volupté, tous les vases qui sont destinés chez les femmes à faire la sécrétion de la semence ; car ils contribuent tous à augmenter la sensation des plaisirs. Tels sont, 1.<sup>o</sup> la glande prostate qui entoure la matrice, & l'arrose avec abondance d'une humeur qui sort par deux lacunes ou petits orifices dans la partie supérieure de la vulve, sur les deux côtés de l'urètre au-dessous du Clitoris. 2.<sup>o</sup> Les glandes de *Cowper* qui sont situées dans le périnée entre la vulve & l'anus, & qui par



un double conduit vont aboutir à la naissance du vagin proches les racines des caroncules myrtiformes. 3.<sup>o</sup> Un grand nombre de petites glandes séparées ou liées ensemble qui sont répandues dans tout le vagin, d'où il est constant qu'il découle une humeur un peu gluante assez semblable à la semence. 4.<sup>o</sup> Différentes lacunes qui sont distribuées dans la face interne du vagin, qui sans orifice, répandent néanmoins, ou plutôt filtrent une humeur limpide, mais en petite quantité.

Toutes ces choses, qu'on ne peut raisonnablement révoquer en doute, étant une fois admises, on en pourra certainement conclure que les organes chez les femmes reçoivent des impressions bien plus vives, & que par conséquent elles doivent s'enflammer avec beaucoup plus de facilité que les hommes : & cela par trois raisons 1.<sup>o</sup> parce que les secousses & mouvemens qui excitent des impressions vives & fortes sur les organes dont nous avons parlé, & propres à réveiller les sentimens & les desirs, sont dans les femmes beaucoup plus violens que dans les hommes. 2.<sup>o</sup> Parce qu'il se trouve dans ces organes une disposition quelquefois particulière qui donne plus d'ébranlement & de véhémence aux secousses



qui excitent ces desirs. 3.<sup>o</sup> Enfin, lorsque par un concours simultané de l'une & l'autre cause, les impressions sont portées avec plus de violence sur les organes, & que ces mêmes organes les reçoivent avec plus de vivacité, d'où l'on conçoit que les sensations, & les desirs doivent augmenter au double. Ces secousses dont nous venons de parler, qui enflamment dans le sexe le desir de la volupté, peuvent être rapportées à trois causes principales.

1.<sup>o</sup> A un frottement agréable des organes dans lequel on se plaît, & dont le sentiment occasionne jusqu'à un certain point des chatouillemens de différentes especes & de différens degrés.

2.<sup>o</sup> A des picotemens doux & flatteurs, dont elles sont agréablement inquiétées.

3.<sup>o</sup> A des pincemens voluptueux qui les agitent & les animent.

On ne peut définir à quel degré, & de quelle espece doivent être tous ces mouvemens pour exciter les desirs. La seule chose qu'on peut assurer, est qu'ils diffèrent de tous les mouvemens des autres organes appetitifs.

Quant à la premiere cause, comme elle est tout-à-fait extérieure, nous ne pouvons pas dire qu'elle donne naissance à la Fureur Uterine.



fine. Il faut donc en chercher le principe dans les deux autres. En effet, comme ces picotemens & ces pincemens agréables sont occasionés par les humeurs féminales qui arrosent la vulve, le vagin & la matrice, on peut assurer avec vérité que les impressions qu'occasionent ces écoulemens & ces arrosemens, tant des glandes que des lacunes, sont les causes les plus prochaines de cette maladie, soit dans ses principes, soit dans ses accidens : car ces impressions peuvent être plus vives, & par conséquent provoquer au plaisir avec plus de vivacité par trois raisons. 1.<sup>o</sup> Si la semence, & tout ce qu'on peut nommer humeur féminale, abonde en quantité. 2.<sup>o</sup> Si elles pêchent par beaucoup d'acrimonie. 3.<sup>o</sup> Enfin, si elles ont tout à la fois le vice d'abondance & d'acrimonie.

Premièrement, elles pêcheront par une trop grande quantité, 1.<sup>o</sup> si le sang qui les distribue dans les organes est lui-même trop abondant, ce qui se trouve ordinairement chez les femmes qui vivent dans les plaisirs & la bonne chère, dont les mers sont juteux & épicés ; car on peut dire en général que mille petites aïssances qu'on s'accorde, jointes à une table bien servie qui offre tous les goûts qu'un appétit délicat peut



desirer, sont une source qui enfante les desirs les plus voluptueux.

Cette abondance de sang, que nous appellons *Plétore*, se rencontre encore dans les femmes qui menent une vie molle & sédentaire, & chez lesquelles la transpiration ne pouvant s'établir, leur laisse conséquemment beaucoup plus de sang qu'il n'en faut pour l'économie animale.

2.<sup>o</sup> Si par leur conformation elles ont les organes, destinés par la nature à la sécrétion de la semence, plus amples & plus à découvert, il s'ensuivra nécessairement une sécrétion plus abondante de l'humeur féminale.

3.<sup>o</sup> Enfin, si par l'usage fréquent des hommes ou par tout autre moyen, elles ont une jouissance plus répétée des plaisirs. C'est ainsi que le lait augmente & se multiplie dans les mamelles par le sucement du mamelon. De même aussi plus on crache, & plus les glandes salivaires font une copieuse sécrétion de la matiere ptyalistique.

Secondement, la semence pêche par une acrimonie contre nature dans les femmes qui sont d'un tempérament bilieux & atrabilaire, & dont le sang âcre & brûlant fournit une semence de même caractère. Dans celles qui se nourrissent de viandes salées, poivrées, ou endurcies à la fumée, qui boi-



vent des vins forts & des liqueurs violentes, qui se remplissent d'un chocolat composé, & du café le plus fort. Car toutes ces choses irritent singulièrement le sang. Dans celles enfin qui passent leur vie dans des veilles continuelles, & dans les travaux d'une imagination qui se nourrit sans cesse de mille agréables ou désagréables chimères.

Troisièmement, ces deux vices, c'est-à-dire, l'abondance & l'acrimonie du sang, concourent ensemble, quand les causes qui les produisent se trouvent réunies dans le même sujet : & il est certain que, si elles ne s'y trouvent pas toutes à la fois, on les y voit ordinairement réunies pour le plus grand nombre, parce qu'elles ont ensemble une très-grande affinité.

La disposition particulière des organes pour sentir & répondre plus vivement aux secousses qu'ils éprouvent, consiste en trois choses. 1.<sup>o</sup> Dans la ténuité & la délicatesse des fibres nerveuses, qui fait que, tout d'ailleurs égal, elles sont mues avec plus de facilité, de vitesse & de force. 2.<sup>o</sup> Dans la plus grande tension de ces fibres, qui, la même parité observée, produit des effets pareils à ceux que je viens de décrire. 3.<sup>o</sup> Dans le concours simultané, soit de la délicatesse, soit de la tension extraordinaire de



ces petits fibres ; d'où il arrive que leurs oscillations observant toujours d'ailleurs la même égalité , sont plus promptes , plus faciles & plus fortes , & cela par deux raisons.

1.<sup>o</sup> Les fibres nerveuses chez les femmes sont plus délicates à cause de leur conformation naturelle. C'est ainsi que l'on voit des animaux avoir des sensations plus délicates que les autres ; c'est ainsi que dans le même sujet on voit des parties sentir plus vivement que les autres. Ainsi l'a voulu l'Auteur de la nature. Cette délicatesse des fibres peut aussi venir des secousses précédentes & réitérées qu'elles ont essuyées , soit dans le commerce naturel avec les hommes , soit par l'irritation artificielle des parties féminines , dont l'usage augmente singulièrement la flexibilité & le sentiment des fibres nerveuses ; de même qu'un instrument acquiert bien plus de jeu & donne des sons plus vifs & plus agréables après avoir été long-temps joué.

2.<sup>o</sup> Quelquefois ces fibres sont dans une tension plus forte , par conséquent leurs vibrations sont plus vives ; cela est encore dans l'ordre de la conformation naturelle. C'est par cette conformation qu'est produite dans les organes la différente faculté de sentir : c'est par cette raison que celui-ci a une vue



plus perçante, celui-là l'oreille plus juste ; un autre l'odorat plus fort, &c.

Cette tension peut aussi quelquefois être occasionnée par la grande sécheresse qui arrive dans les parties, soit qu'elle vienne d'un défaut naturel, ou qu'elle soit l'effet de quelque maladie ; comme par exemple, l'inflammation & phlogose qui contractent fortement les fibres nerveuses, & occasionnent dans les parties naturelles des picotemens & des tiraillemens fréquens qui donnent beaucoup d'âcreté à la semence.

3.<sup>o</sup> Enfin ces fibres nerveuses sont plus délicates & plus tendues si toutes les causes dont nous avons parlé, ou au moins le plus grand nombre, se rencontrent dans le même sujet ; & elles doivent s'y trouver ordinairement à cause de leur grande liaison. Toutes les fois que ces causes concourront ensemble, il arrivera, par deux raisons que nous avons suffisamment expliquées, que par la tension violente, & la délicatesse des fibres, les desirs vénériens seront plus vifs & plus fréquens.

Enfin, s'il arrive que les deux causes dont nous avons parlé, desquelles l'une dépend de l'acrimonie & de l'abondance du sang, l'autre de la tension, & de la délicatesse



des fibres , se trouvent jointes dans le même sujet , ce qui arrive presque toujours à cause de leur grande affinité ; il s'ensuivra de là que d'un côté , les fibres des parties ou des organes seront plus fortement & plus sensiblement affectées par l'abondance & l'acrimonie de la semence , & de l'autre que les mouvemens & les secouffes seront reçues plus vivement ; parce que les fibres augmentant en ténuité & en tension , leur vibration devient beaucoup plus sensible, d'où il est aisé de conclure que le sentiment & le desir de la volupté sera augmenté au double. Mais si ces secouffes réunies viennent à ébranler les fibres du cerveau , ce sera alors qu'arriveront les délires plus ou moins forts, suivant que l'ébranlement sera plus ou moins violent, ou qu'il sera plus ou moins habituel. Nous en verrons les funestes gradations dans la suite de cet ouvrage.





## C H A P I T R E I V.

*Des degrés & symptômes de la Fureur  
Utérine.*

**P**AR tout ce que nous avons dit jusqu'à présent, il seroit aisé de conclure qu'il n'est point de maladie où les gradations sont plus promptes & plus violentes, & dont néanmoins les symptômes peuvent rester plus long-temps cachés, au moins dans les commencemens, & même lorsqu'elle a acquis une certaine malignité. C'est alors qu'il faut absolument l'œil pénétrant & habile d'un homme expérimenté auquel rien n'échappe, & qui fait malgré le peu d'apparence du danger de la plaie, sonder avec autant de hardiesse que de lumière, les sinus fistuleux, & pénétrer les clapiers dont d'autres ne se seroient pas seulement douté.

Quoique la Fureur Utérine soit une passion morbifique assez constamment semblable à elle-même dans les différens sujets où elle se rencontre, elle souffre cependant des variations sinon essentielles, au moins



accidentelles dont il est important de s'instruire , pour suivre exactement cette maladie dans tous les degrés ; c'est pourquoi je la distingue 1.<sup>o</sup> en commençante , 2.<sup>o</sup> en confirmée , 3.<sup>o</sup> en désespérée.

Dans le premier état , la raison jouit encore de tous ses droits , la vertu est encore capable de causer mille remords ; les saletés dont l'imagination est remplie , trouvent à combattre des impressions de pudeur & d'honnêteté qui donnent encore le courage d'en repousser la malignité ; ou , si on leur cède , on a grand soin de se cacher sous le voile impénétrable du mystère. Alors des Syndhèreses continuelles viendront réveiller les sentimens honnêtes qu'un moment de brutalité aura essayé d'étouffer , & la malade aura la faculté de rentrer en elle-même , & de reprendre sa première tranquillité. Quelque combat qu'elle ait à essuyer , tant qu'elle aura la force de se faire à elle-même ce raisonnement , *il n'est ni permis , ni honnête d'obéir à une passion aussi honteuse* , & qu'elle ne perdra jamais de vue cette vertueuse maxime , elle résistera long-temps & peut-être toujours à la violence de sa passion.

Elle se tirera avec d'autant plus d'avantage des commencemens fâcheux de cette



maladie, que ses fibres auront reçu des secousses moins violentes : ce qui arrivera ,  
 1.<sup>o</sup> Si elle est organisée de façon à être moins sensible. 2.<sup>o</sup> Si un sommeil heureux vient à son secours pour remettre ces mêmes fibres dans le calme dont elles jouissoient avant leur tension. 3.<sup>o</sup> Si, ni la nourriture ni la façon de vivre n'ont rien d'irritant. 4.<sup>o</sup> Si les principes d'une bonne éducation sont soutenus par des exemples. 5.<sup>o</sup> Si on peut avoir recours à la fuite des objets capables d'exciter ces vibrations. 6.<sup>o</sup> Enfin si on fait usage à propos des anodins & des rafraîchissans.

Mais si la malade après avoir long-temps combattu , commence à vouloir trouver dans son esprit des raisons pour douter de la vérité & de l'honnêteté de la maxime que nous venons d'établir ; si elle est d'un tempérament naturellement violent ; si elle voit sans précaution les objets qui la rendent malade ; si elle s'abandonne à une vie molle , sensuelle & voluptueuse ; si elle prend en aversion les exemples heureux qui pourroient la ramener à l'amour de la vertu ; si au lieu de prendre des boissons rafraîchissantes , & capables de calmer l'acreté des humeurs , elle boit au contraire des vins & des liqueurs ; si enfin elle vient



à être privée du sommeil ; bientôt les secousses réitérées des fibres des organes feront éprouver à celles du cerveau une tension ou plutôt une pression qui fait déraisonner. C'est alors que nous devons regarder la maladie comme confirmée ; car la malade ne voit plus les objets du même œil. Ils prennent dans son esprit & dans son cœur une tournure bien différente ; elle jouit sans inquiétude & sans remords des mêmes choses , dont auparavant la présence , ou seulement la pensée , produisoit mille troubles dans son ame : elle peut enfin se dire à elle-même que *rien n'est si beau & si doux que d'obéir aux amoureux desirs*. Voilà donc le délire mélancolique qui la saisit , & nous la voyons passer joyeusement du premier au second période , & s'approcher avec délice des bras de la mort qui l'attend au troisieme période , vers lequel elle s'avance à grands pas.

Néanmoins dans ce second période , la consonnance peu naturelle des fibres n'est pas toujours constante. Elle peut varier par plusieurs causes naturelles & artificielles.

1.<sup>o</sup> Cette violente cupidité peut s'émousser d'elle-même par nombre d'accidens qu'il seroit trop long de détailler.

2.<sup>o</sup> Le repos du sommeil procuré par des



émulsiFs ou des narcotiques , quelquefois même par le seul besoin de la nature , peut modérer les mouvemens précipités des fibres.

3.<sup>o</sup> Les anodins seuls , utilement administrés , peuvent les relâcher.

4.<sup>o</sup> La grande chaleur du sang peut être tempérée par quelques saignées & des rafraîchissans.

5.<sup>o</sup> Enfin les avis , les reproches , & quand la douceur ne réussit pas , les corrections peuvent quelquefois ramener la malade à son devoir.

De tout cela on conçoit que ce second période est encore susceptible de variations , de remèdes & de curation , & le succès se fait bientôt connoître par la différence du maintien , des propos & de toute la conduite de la malade.

Mais il n'est pas facile d'exprimer avec quelle facilité & quelle précipitation on passe au troisieme période , dans lequel nous regardons la maladie comme désespérée. Dans cet état , la longueur du mal a opéré dans les fibres un parfait changement de ton. Les idées ont des représentations absolument différentes qui font adhérer le cœur & l'esprit de la malade à la seconde proposition contradictoire à la première ,



de sorte, qu'au lieu d'effuyer encore, au moins par de légers intervalles, quelques troubles à la vue du danger, elle est au contraire parfaitement d'accord avec toutes les puissances du corps & de l'ame, pour soutenir que rien n'est si honnête, si naturel, ni si permis que de se livrer à tous les plaisirs des sens.

Dans cette cruelle situation il est essentiel de remarquer les diverses positions des fibres pour la consonnance & la dissonance d'avec la première proposition. Ces fibres, comme je l'ai déjà dit, changent de ton avec quantité d'autres qui excitent violemment les desirs vénériens; de sorte qu'il arrive que les fibres, entre lesquelles il regnoit auparavant de la dissonance, sont parfaitement d'accord, & que celles qui étoient d'accord sont absolument dissonantes. C'est de ce bouleversement général de leurs rapports que naît le délire qui renverse l'ordre des idées, & qui fait que les malades affirment ce qu'elles ont nié, nient ce qu'elles ont affirmé. Ce délire variant & se multipliant à l'infini, se joint bientôt à une espèce de fureur, de sorte que ces malheureuses une fois sorties du sentier de la droite raison, & continuellement excitées par la véhémence du mouvement des



esprits , deviennent furieuses contre tous les objets qui s'opposent à leurs desirs , & c'est là précisément le vrai délire maniaque.

Quelle sera la femme assez téméraire qui en lisant ces affreuses vérités que l'intérêt de l'humanité m'oblige de développer ; ne sera point épouvantée , en voyant la situation abominable où peut la conduire le premier pas vers la volupté.

Il faut cependant faire attention que le délire maniaque , quelque considérable qu'il puisse être , n'est pas toujours universel ; souvent il n'est excité que par quelques objets particuliers qui réveillent l'ardeur des plaisirs ; c'est pourquoi les premiers accès de ce mal ne doivent point toujours être regardés comme des symptômes propres à la manie ; car ils conviennent aussi aux accidens qui résultent du délire mélancolique ; c'est pourquoi nous appelons ce premier état *Manie Deuteropathique* ; & le second , où les accès sont plus violens & plus généraux , *Manie Protopathique*. Nous n'entrerons point dans de plus grandes divisions sur cette matière , elles nous meneroient , comme malgré nous , à un traité volumineux des parties de la tête , dont les connoissances anatomiques impor-



rent peu à l'application des remèdes & à la curation de la Fureur Utérine qui est le principal objet que nous nous proposons. Il suffit que nous sachions que la continuité & la véhémence des secousses des fibres dans les parties organiques, produisent infailliblement une tension & une pression dans celles de la tête qui causent le délire; que ce délire dans les uns est universel, & dans d'autres n'a que des objets particuliers; & qu'enfin, de quelque façon qu'on l'envisage il ne laisse presque plus d'espoir de guérison.

Nous distinguons encore cette fureur par ses différentes causes.

1.<sup>o</sup> Celle qui vient d'une trop grande abondance de semence, ou d'une âcreté considérable, ou bien d'une trop grande abondance & d'une âcreté de la semence tout ensemble.

2.<sup>o</sup> Celle qui vient du vice des fibres nerveuses des parties organiques qui reçoivent des vibrations plus vives, soit par leur délicatesse ou leur tension, soit par la délicatesse & la tension réunies l'un à l'autre, ce qui leur donne une sensibilité bien plus vive.

3.<sup>o</sup> Enfin celle qui est produite & par le vice de la semence, & par celui des parties organiques; car alors par la réunion des



causes simples le mal doit s'étendre au double.

Nous la divisons encore par rapport à ses symptômes, 1.<sup>o</sup> en Fureur Utérine sans délire, telle que nous l'avons remarqué dans le premier période de la maladie; 2.<sup>o</sup> en Fureur Utérine avec le délire mélancolique, comme nous l'avons suffisamment expliqué dans ce Chapitre & les précédens; 3.<sup>o</sup> enfin en Fureur Maniaque.

Par cette division, & tout ce que nous avons dit jusqu'à présent, il est aisé de concevoir que les symptômes doivent être différens suivant les divers degrés de la maladie; cependant on ne peut douter, qu'il n'y ait des symptômes généraux qui conviennent également à toutes les maladies & aux différens degrés de la maladie. C'est pourquoi je les divise en communs & en propres. Les communs sont une démangeaison & une espece de tiraillement qu'on éprouve dans la partie du vagin & de la matrice, qui sont continuellement irrités par l'âcreté de la semence, qui les met dans l'éréthisme, d'où vient cette contraction violente qui dessèche tous les vases destinés à arroser les Parties: de là vient aussi la lenteur dans le retour du sang qui donne lieu à la phlogose qu'on a plusieurs



fois observé dans les cadavres des métromaniaques. Cette phlogose n'est pas toujours un simple symptôme de cette maladie, elle peut aussi très-souvent en être la cause.

2.<sup>o</sup> Une grande ardeur & une sécheresse dans les parties ; d'où vient que les parois ou tuniques de la matrice étant desséchées, les organes sont sans cesse ouverts pour recevoir les impressions de l'air. C'est encore ce que l'on a fréquemment observé dans l'ouverture des cadavres.

3.<sup>o</sup> Le clitoris est ordinairement enflé & plus grand que dans une femme sage.

4.<sup>o</sup> L'un des ovaires, ou même tous les deux sont gonflés par une humeur épaisse, visqueuse & purulente, & sont remplis de petits œufs dont la forme excède la naturelle. Les trompes sont quelquefois infectées de cette matière ainsi qu'on l'a remarqué dans les malades qui ont été ouvertes.

5.<sup>o</sup> Enfin un flux virulent accompagne ordinairement ces autres symptômes, soit que l'intérieur du vagin ayant été fréquemment irrité par la Masturbation, distille une sanie épaisse & visqueuse, soit que cette sanie vienne de quelque ulcère fistuleux du vagin ou de la matrice.

Outre ces symptômes communs il y en a de propres dans les différens périodes du mal.

Ainsi



Ainsi dans le premier, les malades sentent des feux qui les dévorent malgré elles. Ces flammes, dont elles sentent la turpitude, les suivent par tout; elles sont inquiètes, solitaires, tristes, pensives, taciturnes, & fuient avec soin la société de leurs compagnes. Rien ne les affecte aussi fort que les pensées obscènes dont elles sont préoccupées; elles en perdent la faim, la soif & le sommeil, & ne donnent presque rien à ces besoins naturels pour ne point se distraire des objets qui les inquiètent. Elles tombent dans des méditations si vives & si profondes, que les idées sales & lascives, dont les fibres du cerveau sont sans cesse fatiguées, leur donnent des oscillations & une tension qui leur font absolument perdre l'usage du sommeil.

Elles ont des intervalles heureux où la turpitude de leurs desirs leur fait horreur. Elles essaient quelquefois de rentrer dans le sentier de la sagesse; mais plus souvent elles ne s'occupent que des moyens qui pourront dérober à tout le monde la connoissance de leur état. Elles espèrent même le cacher aux personnes qui en sont la cause. Mais vaine résolution, efforts impuissans! quand ils prennent leur source dans le propre sein de la foiblesse.



La lecture d'un roman, un tableau voluptueux, une chanson luxurieuse, les propos & les caresses d'un homme séduisant, font bientôt manifester des mouvemens dont on auroit juré un instant auparavant être éternellement maîtresse.

Il faut néanmoins convenir que ce premier période admet des intervalles assez longs, pour donner le temps de guérir les malades. Mais ne vous fiez jamais à la tranquillité, même réelle, dont elles paroissent jouir. C'est un feu mal éteint qui se rallumera au premier jour avec une fureur dont on ne fera plus maître. Profitez au contraire de ces momens précieux dont on est quelquefois redevable à une évacuation critique & abondante ; tantôt à quelques saignées & autres remèdes de précautions qu'il aura plu à un Médecin d'ordonner ; tantôt à un régime de vivre que le hazard de la saison, ou de la situation des lieux aura procuré ; quelquefois enfin, à une chute qui oblige à des remèdes, à un repos, & à un régime aussi exacts, que si l'on avoit à guérir la maladie intérieure la plus maligne. Profitez de ces momens pour remettre le calme dans ce petit monde, où les tempêtes & les orages ont déjà occasionné de si fâcheux désordres. Tenez la



malade dans l'éloignement des objets qui pourroient encore rallumer ses feux. Tenez-là long-temps à un régime humectant, sobre & rafraîchissant. Procurez lui des récréations suivant son goût, & variez ses occupations de maniere à ne point l'ennuyer. Faites enforte que ses petits travaux exigent autant d'invention de la part de l'esprit, que d'adresse du côté des doigts. Car, combien d'ouvrages une femme par habitude peut-elle faire, qui laissent l'esprit & le cœur dans une oisiveté des plus pernicieuses ?

Dans le second période, les fibres du cerveau sont si fatiguées des combats que l'imagination leur a fait essuyer, qu'elles commencent à changer de ton. Alors les images, qui ne pouvoient paroître qu'avec une turpitude révoltante, trouvent un accès plus facile & moins inquiétant. Le délire & la tristesse s'emparent de la malade, on trouve qu'il est bien dur d'être toujours armé contre les plaisirs des sens ; on commence à douter de la vérité de la maxime dont nous avons parlé ; on cherche dans son esprit & dans son cœur des raisons pour en blâmer la sévérité, & pour justifier la proposition contradictoire de ce qu'elle présente de malhonnête. Tantôt



on se condamne , & l'on frémit de son état ; tantôt on balance les avantages d'une vie toute voluptueuse , avec ceux d'une conduite sage & honnête. La malade tombe dans une mélancolie profonde , ses forces se perdent , sa vertu s'anéantit , la mollesse & toutes les images lascives qui l'accompagnent étouffent les remords & s'emparent de son ame toute entière. Pour le coup l'effronterie prend la place de la pudeur.

Au lieu de combattre les desirs , on ne cherche plus qu'à les multiplier & à les assouvir. On ne se trouve plus assez de sens pour satisfaire son affreuse cupidité. Tous les objets qui peuvent favoriser cette ardente passion , deviennent des Dieux tutélaires auxquels on ne rougit plus de prodiguer son encens.

Dans ce déplorable état , l'homme le plus ignoble devient un personnage intéressant. La malade l'attire à elle par mille moyens qu'il seroit trop long de décrire ; elle le caresse , elle le prie , elle le sollicite , & quand ses flatteries n'ont pu réussir , elle ne craint point d'employer les menaces pour qu'on satisfasse sa brutalité. C'est pour lors que les fibres du cerveau sont tellement renversées , que leur dissonnance



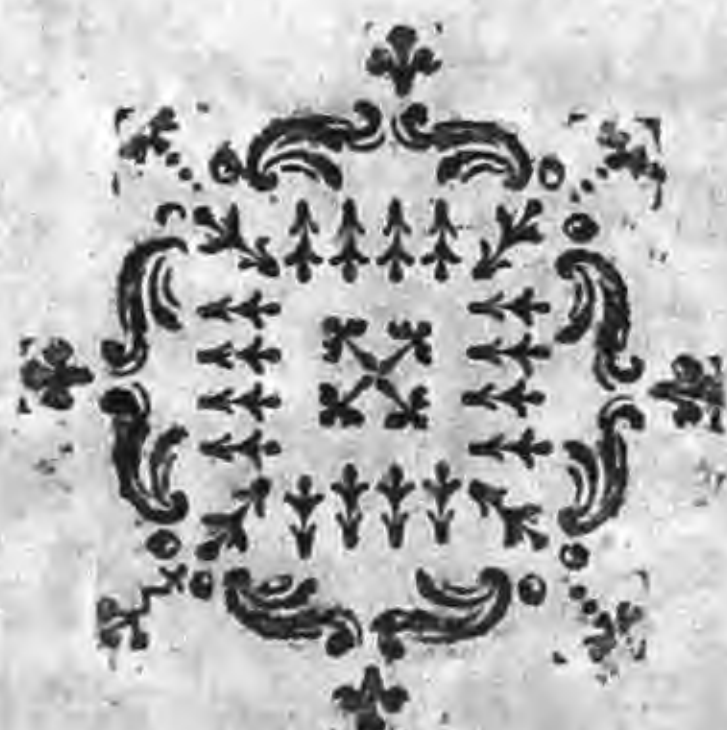
se convertit en parfaits accords , & que la malade ne trouve plus en elle-même , d'oppositions à se persuader qu'il lui est enfin permis d'obéir à ses passions , & qu'elle peut dire & faire toutes les folies qu'une erreur aussi honteuse doit lui inspirer.

Dans le troisieme période , cette mélancolie se tourne en manie , c'est-à-dire , en fureur. Alors , les malades ont l'esprit absolument aliéné , sur-tout lorsqu'il est question des choses vénériennes ; elles proferent continuellement des obscénités révoltantes ; toutes les personnes connues ou inconnues sont sollicitées , pressées & poursuivies par elles , dans l'espoir d'en jouir. Si on leur résiste , elles se jettent sur vous avec fureur , vous frappent & vous déchirent. Elles ont aussi les autres symptômes qui ont accoutumé de suivre toute manie vénérienne , c'est-à-dire , l'insomnie ; le défaut d'appétit & de la soif , malgré le grand besoin de manger & de boire ; une chaleur brûlante par tout le corps , sans fièvre ; l'insensibilité aux froids les plus piquans ; un ventre paresseux ; des urines épaisses , pourprées & peu abondantes.

Alors se manifestent infailliblement les terribles accidens qu'on a quelquefois pu



éviter dans le premier & le second période du mal; tels que sont les tumeurs, les téatomes, les hydatides & les abcès, un flux d'une purulence fœtide, la phlogose de la matrice & de toutes les parties qui l'avoisinent, & quantité d'autres, dont l'énumération ne feroit d'aucun secours pour connoître cette situation désespérante, qui malheureusement pour ces infortunées, ne s'annonce qu'avec trop d'évidence.





## CHAPITRE V.

*Des signes diagnostiques de la Fureur  
Utérine , & du pronostic qu'on en  
doit faire.*

**I**L n'est pas aussi facile que l'on se l'ima-  
gine de connoître à la première ins-  
pection l'état de cette maladie, ni même  
de prononcer sur son existence. Si tous  
les symptômes que nous avons détaillés se  
trouvoient toujours réunis dans le même  
sujet, il seroit possible au Médecin de dé-  
cider à la première vue, non seulement  
que la maladie est existante, mais encore,  
qu'elle est à tel ou tel période; & pour  
lors, on ne seroit plus dans le cas de ba-  
lancer sur le choix des moyens de guérir.  
Mais une malheureuse expérience nous a  
appris qu'il n'y a point d'état où une ma-  
lade puisse dissimuler avec autant d'art, &  
qu'il n'est point de maladie qui présente  
d'elle-même autant d'équivoques à l'exa-  
men du Médecin. C'est pourquoi je n'ai  
pu blâmer la conduite de quelques-uns,  
auxquels j'ai succédé dans le traitement de



ces fortes de malades, qu'ils avoient eu long-temps entre leurs mains sans se douter de la nature de leur mal. Comme elles avoient réussi à les tromper, elles se flattoient du même succès à mon égard, & m'annonçoient par avance, que je ne réussirois pas mieux qu'eux à leur procurer du soulagement.

Voici donc le premier, & en même temps le plus grand obstacle que je trouve à la connoissance de la Fureur Utérine; c'est la turpitude des causes qui l'ont produite, sur lesquelles la malade gardera le silence le plus opiniâtre, jusqu'à ce qu'elle soit tombée dans les accidens maniaques qui la décelent, c'est-à-dire, jusqu'à ce qu'elle soit arrivée à cet état fâcheux dans lequel elle n'est plus susceptible de guérison. Le second obstacle que j'ai remarqué n'est pas moins considérable. Il vient de l'équivoque des symptômes les plus évidens. En effet, je suppose que les parties organiques soient dans ce terrible état où la malade, pressée par les douleurs aiguës & lancinantes, sera forcée, malgré toutes ses feintes, de découvrir le siège du mal; le Médecin, après l'examen le plus judicieux des accidens qui existent, ne pourra encore former un pronostic certain; car, ces ac-



accidens étant communs à la vérole, pourra-t-on plutôt les attribuer à la Métromanie, qu'à un commerce impur & passager qui a pu les produire, & que la négligence a fait parvenir à cette extrémité fâcheuse ? Certainement la malade qui aura pris une fois le parti de la dissimulation, aimera beaucoup mieux faire l'aveu d'une faute passagère, que de convenir d'un état habituel d'infamie ; & elle aura d'autant plus l'art de tromper, que sa foiblesse, occasionnée par les douleurs & les remèdes, aura émoussé la vivacité de ses passions, ou au moins, en aura rallenti les démonstrations extérieures. Pour prouver la vérité de ce que j'avance, il n'y a qu'à examiner la nature de ces accidens dans les parties organiques. Tel est l'écoulement fœtide & purulent.

De quelque façon que nous envisagions cet écoulement, nous ne pourrons jamais le regarder comme une preuve de l'existence de la Métromanie ; car, ou il vient de la vessie par le canal de l'urètre, ou de la matrice par le vagin, ou enfin, des prostates & de toutes les autres espèces de glandes. Dans le premier cas, on pourra attribuer cet écoulement aux ulcères des reins ou de la vessie ; dans le second, on



décidera que la matrice est enflammée & ulcérée ; dans le troisieme enfin , on ne doutera point qu'un virus très-mordicant n'ait rongé les orifices des glandes. Alors ces vices des reins & de la vessie , de la matrice & des glandes , n'étant point absolument propres à la Métromanie , la chose restera encore en question. Mais si la malade n'est pas maîtresse de ses démonstrations extérieures qui , en manifestant les vices de l'ame , annoncent la cause du dérangement du corps , alors il ne sera pas difficile de porter son jugement.

Ainsi , dans le premier période , il faut examiner plusieurs choses.

1.<sup>o</sup> Si la malade n'a point d'inclination sur laquelle on la contraigne.

2.<sup>o</sup> Si cette inclination est la seule cause de sa langueur.

3.<sup>o</sup> Si au contraire , par vice de tempérament , elle est susceptible de tendresse pour le premier qui se présente.

4.<sup>o</sup> Si elle ne se satisfait pas elle-même , en se polluant habituellement.

5.<sup>o</sup> Si ses regles sont peu ou trop abondantes.

6.<sup>o</sup> Enfin , si elle est brûlante , paresseuse , taciturne , ennemie des parties auxquelles une jeunesse bien réglée prend



ordinairement beaucoup de plaisir.

Il n'est pas nécessaire que tous ces signes se trouvent réunis, pour faire soupçonner que la maladie est commençante. Le Médecin alors ne négligera rien pour gagner la confiance de sa malade.

Il ne lui fera pas voir combien il la pénétre, parce qu'elle pourroit se rebuter, & tomber dans une méfiance insurmontable. Il la fondera avec autant de douceur que d'adresse; il fera en un mot son possible pour gagner son cœur & se rendre maître de tous ses secrets.

Il flattera sa foiblesse dans les commencemens; peu à peu il lui fera voir le danger; insensiblement il lui inspirera de l'horreur. Ses remèdes soutenus de ses conseils, quelques précautions prises par les parens qu'on avertira, s'ils sont assez prudens pour que cela se puisse faire sans danger, tant pour le Médecin que pour la malade, formeront un concert capable de guérir la malade, avec autant de sûreté que de promptitude.

Le second période est plus facile à connoître. Car, malgré toute la dissimulation, il est des momens où la malade se montre telle qu'elle est. D'ailleurs, on remarque dans ses propos & ses gestes un caractère,



finon de lasciveté, au moins de liberté, qui n'est pas ordinaire. Sa mélancolie est plus noire, ses démarches pour les objets qui la flattent, sont plus imprudentes; s'il subsiste quelques accidens dans les parties organiques, ils sont plus malins & plus violens; la chaleur brûlante qui la dévore, son aversion pour le boire & le manger, son insensibilité au froid, son éloignement pour les compagnies raisonnables, la violence, & l'indécence avec lesquelles elle se livre à celles qui lui plaisent, tout cela marque assez que la maladie a déjà fait des progrès, & qu'on ne doit plus négliger un instant les moyens de les arrêter.

Le troisieme période est accompagné de signes trop évidens, pour que le moins expérimenté puisse s'y méprendre. Il n'y a qu'à se rappeler ce qu'on a dit des symptômes dans le Chapitre précédent.

Pronostic. La Métromanie ou Fureur Uterine, est une maladie honteuse & horrible, qui couvre d'opprobre & d'infamie non seulement la personne qui en est atteinte, mais aussi les parens qui ont eu le malheur de lui donner le jour.

On peut assurer en général qu'elle est toujours difficile à guérir, & plus souvent sujette à des rechûtes au moment



qu'on s'y attend le moins, & plus elle est invétérée, plus aussi la cure en devient difficile.

C'est pourquoi, pour en former un pronostic, il faut avoir égard à ses différens périodes, & aux différens degrés de chaque période.

Dans le premier, j'en distingue trois.

1.<sup>o</sup> Quand la maladie ne fait absolument que commencer; alors avec peu de précautions, & une petite quantité de remèdes, mais long-temps continués, on assurera la guérison.

2.<sup>o</sup> Quand la maladie a déjà pris quelque racine, que l'imagination a été fatiguée par des représentations lascives, que les fibres des organes ont essuyé des tensions réitérées; mais que la malade peut encore sans presque aucun combat, se faire horreur à elle-même de son état; on pourra avec plus de précautions, & des remèdes plus multipliés & plus longs, assurer la guérison.

3.<sup>o</sup> Enfin, quand par la secousse réitérée des fibres, les représentations lascives font une impression si grande sur la malade, qu'elle commence à craindre le retour des sentimens honnêtes, qui condamnent le dérèglement qui regne déjà dans son cœur;



quand 'elle détourne les yeux de l'abyme dont elle connoît encore la profondeur ; c'est alors que son état peut déjà être regardé comme très - dangereux , quoique dans le premier période.

C'est pourquoi on ne fauroit faire trop d'attention à la conduite des jeunes personnes , & lorsqu'on s'apperçoit du moindre signe qui a rapport à cette maladie , il faut avoir sur le champ recours à la méthode & aux remedes que j'indiquerai dans le Chapitre suivant. Car il n'est point de mal qui exige plus promptement l'application des remedes , & auquel on puisse avec plus de justice appliquer l'ancien proverbe :

*Principiis obsta serò medicina paratur ,  
Cum mala per longas invaluere moras.*

Dans le second période , je distingue deux degrés. 1.<sup>o</sup> Dans le commencement le délire n'est point encore dans toute sa force , & a des intervalles quelquefois assez longs pour qu'on en puisse profiter avec avantage. Lorsque les choses sont encore dans cet état , on peut espérer que le mal ne sera point incurable. 2.<sup>o</sup> Quand le délire mélancolique est presque continuel , ou qu'il n'a que des intervalles très-courts , alors on n'a qu'un pronostic très-fâcheux à faire.



Cependant il seroit très-imprudent de perdre tout espoir ; car , quoiqu'on doive juger le mal presque sans remède , cependant j'ai vu des exemples de guérisons dans ces états horribles , qui ont été procurées à la vérité par des événemens extraordinaires sur lesquels on ne doit jamais compter ; mais dont la possibilité est suffisante pour soutenir l'espérance des personnes qui s'y intéressent.

Le troisième période n'offre qu'un pronostic désespérant. Il n'y a plus d'espérance de rappeler la malade à aucun principe d'honnêteté , puisqu'elle n'est plus susceptible de raisonnement. D'ailleurs , toutes les parties organiques sont dévorées d'abcès & d'ulceres incurables. La matrice & même les ovaires sont souvent cancerés à la suite des squirrhes , il ne reste plus d'autre ressource que la mort , trop heureuses quand au lieu de la fureur , elles tombent dans une démence & une imbécillité insensible , qui les sauvent des horribles maux auxquels les frénétiques sont exposées.

Quoique je dise que cet état est sans remède , il ne faut pas néanmoins abandonner ces malheureuses à leur déplorable sort. Il faut , jusqu'à la fin , alléger leurs tourmens par tous les moyens que l'humana-



nité & la connoissance de la nature peuvent inspirer.

Il faut aussi remarquer que lorsque la Fureur Uterine est encore susceptible de guérison, elle peut très-bien se terminer sans le secours des remèdes : c'est ce que l'on a vu arriver par les événemens dont je vais donner le détail.

Une demoiselle de Lion, que je nommerai Lucille, avoit reçu l'éducation la plus vertueuse & la plus honnête : à l'âge de seize ans, sa mere étant morte, une vieille tante la fit sortir du couvent, où elle étoit depuis l'âge de neuf ans. A peine eut-elle gagné quelque confiance dans la maison de sa tante, qu'elle lui proposa de lui donner un domestique. Elle lui avoit souvent parlé d'un laquais de Madame l'Abbesse qui avoit mille bonnes qualités ; effectivement, quand la vieille tante avoit été voir sa nièce, elle avoit remarqué dans ce garçon une agilité, & une honnêteté qui sont assez rares dans les domestiques de nonnes & de moines.

La tante représentoit souvent à sa nièce combien la chose étoit peu praticable ; premièrement que ce seroit une chose bien mal-honnête d'aller retirer le domestique de chez Madame l'Abbesse, & que ce seroit une ingratitude



gratitude insoutenable à l'égard d'une Dame qui lui avoit donné ses soins depuis son enfance. Ces raisons flatterent peu Lucille, loin de s'en contenter, elle fit de nouvelles tentatives pour déterminer sa tante à ce qu'elle vouloit. La tante néanmoins tenoit toujours ferme, lui ajoutant qu'outre le mauvais procédé, il y avoit encore une raison qui lui paroissoit insurmontable. Je suis persuadée, ma nièce, lui dit-elle, que vous prenez trop d'intérêt à ce qui me regarde pour exiger de moi une chose qui me mettroit vraisemblablement dans le cas de perdre le meilleur domestique qu'on puisse avoir. Depuis dix ans Germain est à mon service, c'est un garçon fidele, intelligent & plein de bonnes qualités; mais il a la manie de ne pouvoir souffrir dans la maison d'autres domestiques que lui; il ne peut s'accorder avec aucun, mais il me dédommage bien de ce caprice; car il fait lui seul plus que dix autres. Je suis sûre d'avance que, si je consentois à ce que vous voulez, je me verrois forcée de congédier Germain.

Lucille rendoit bien à ce Germain toute la justice qu'il méritoit : mais dès-qu'elle dut le regarder comme un obstacle à la jouissance de son cher Janot, (c'étoit le



nom du domestique du Couvent ) elle n'eut plus d'égard aux grandes qualités qui devoient lui rendre ce vieux domestique recommandable. Le chocolat ou le café préparé par lui étoient détestables, ses commissions mal faites, ses entrées dans la chambre trop libres, ses réponses impertinentes, ses questions trop familières, son maintien peu décent, sa façon de marcher dans l'appartement très-peu ménagée. Que de défauts succéderent en peu de temps à ses bonnes qualités !

Lucille tombe tout à coup dans une tristesse qu'elle attribue long-temps à un dérangement de santé ; elle ne fait plus les parties de sa tante, elle fuit les sociétés, ne sort de sa chambre qu'à l'heure du dîné, & ne dîne pas ; elle passe l'après-dîné dans sa chambre, & ne voit personne parce qu'elle a la migraine : les livres pieux & instructifs lui causent des vapeurs ; elle ne lit plus que le *Paysan parvenu*, ou d'autres ouvrages de ce genre qui nourrissent dans ses veines le poison & le triste feu qui la consomment, & dans son esprit les dangereuses & folles espérances qui le fixent.

L'heure du souper arrive, c'est un ennui nouveau qui l'empêche de paroître ; la com-



pagnie inquiète la presse de descendre. Mais la migraine a redoublé. Tous les jours semblables prétextes pour se soustraire aux sujets de dissipation. L'été arrive, le Médecin conseille de changer d'air, on va à la maison de campagne de la tante qui est voisine du couvent. On s'empresse de rendre une visite à l'Abbesse : le malheureux Germain, tout à la fois intendant, maître d'hôtel, valet de chambre, laquais & postillon, verse la voiture ; quelle heureuse chute ! On ne s'entretient pendant toute la visite que de la mal-adresse de Germain. Madame l'Abbesse, que Janot a conduit plus d'une fois dans les visites des biens dépendans de son Abbaye, donne une description très-étendue des monts & traverses par lesquels il l'a fait voyager très-heureusement. Ah ! Madame, dit Lucille à l'Abbesse, donnez absolument Janot à ma tante pour son postillon ; autrement je n'aurai plus l'honneur de vous voir : je renoncerai à sortir du château plutôt que de me risquer une seule fois à la conduite de ce mal-adroit Germain. Mais la chose devient plus impossible que jamais ; Janot tombe malade, il se met au lit, une fièvre & un point de côté le mettent en deux jours au tombeau. Lucille en est inconsolable.



lable ; la mélancolie , qu'on avoit espéré de dissiper par les amusemens de la campagne , redouble , Janot est sans cesse présent à son imagination troublée ; tous les héros de roman ne lui paroissent rien en comparaison de ce qu'auroit pu devenir Janot , s'il n'eût été moissonné dans ses plus beaux jours. Lucille dans le plus épais d'un bosquet , étendue sur un gazon qui bordoit un ruisseau , dont le triste murmure entretenoit sa mélancolie , & lui tenoit lieu des amusemens les plus bruyans , ne voyoit plus & n'entendoit plus que son cher Janot. Elle lui parloit quelquefois en ces termes :

„ tu ne vis donc plus , ô mon cher Janot ?  
 „ hélas ! peut-être est-ce cette malheureuse  
 „ Lisette qui est cause de ta mort & de  
 „ toutes mes disgraces ? C'est cette barbare ,  
 „ ce sont ses jeux souvent répétés ,  
 „ qui m'ont appris par l'image des plaisirs ,  
 „ ceux qu'on pouvoit espérer avec toi. Curiosité  
 „ fatale , qui trouble aujourd'hui  
 „ tout le repos de ma vie ! Aventure  
 „ cruelle , qui m'a conduit au seul endroit  
 „ du couvent d'où je pouvois , sans être  
 „ vue ni soupçonnée de personne , être  
 „ témoin de vos expressions naïves & tendres ,  
 „ de vos embrassemens vifs & répétés ,  
 „ de vos délicieuses caresses ! Ah !



„ que j'en voulois à Lisette d'être moins  
 „ voluptueuse que toi ! Fatale constance  
 „ de ma part , de m'être obstinée , malgré  
 „ toute ma jalousie & ma rage contre  
 „ cette trop heureuse & imbécille Liset-  
 „ te , à être témoin d'une si sensible vo-  
 „ lupté !

„ Que me reste-t-il aujourd'hui de ce  
 „ souvenir , & de l'espoir que j'avois  
 „ conçu , d'être un jour l'unique objet des  
 „ soins & de la tendresse de l'infortuné  
 „ Janot ! Mon ame est dévorée de mille  
 „ desirs que rien n'est capable de modérer !  
 „ je brûle d'un feu plus violent mille fois  
 „ que celui de la fièvre la plus terrible !  
 „ Tout me déplaît , tout m'attriste.

„ Quand , par l'illusion de mon imagi-  
 „ nation , je me suis livrée un moment à  
 „ la séduisante image de Janot vivant ,  
 „ bientôt l'image de sa mort me replon-  
 „ ge dans les horreurs du désespoir. Ah !  
 „ malheureuse que je suis..... Pourquoi  
 „ donc m'occuper encore d'une ombre ?...  
 „ Etoit-il le seul qui pût faire goûter à une  
 „ fille des plaisirs dont l'imagination me fait  
 „ un si séduisant tableau ? Pourquoi donc  
 „ éviter la compagnie du Chevalier du  
 „ Lys ? Il n'est ni aussi beau , ni aussi  
 „ bien fait que Janot ; mais son éduca-



tion lui donne des graces que Janot n'a-  
 voit pas & qu'il n'auroit jamais eues. Le Chevalier du Lys devient donc l'objet  
 des desirs de Lucille ; il reçoit les polites-  
 ses affectées avec cette froide honnêteté  
 & ce respect peu intéressant qui annoncent  
 un homme aimable, mais sans prétention ;  
 ou du moins qui est pris d'ailleurs. N'im-  
 porte , la grande proximité du château du  
 Chevalier lui donne souvent occasion de la  
 voir. Mais l'ardente Lucille s'apperçoit  
 qu'elle ne fait pas un grand progrès sur  
 son cœur. Quelle est la surprise du Cheva-  
 lier ! Il la voit un jour entrer dans sa chambre  
 étant encore au lit. Il veut se lever , on l'en  
 empêche ; il témoigne sa confusion de l'indé-  
 cence ; un seul drap sur le corps ; car la  
 chaleur étoit insupportable , on le trouve  
 très-bien & très-décemment. Des yeux  
 pleins de feu le mesurent dans cette si-  
 tuation ; on lui témoigne qu'il doit savoir  
 bon gré de la démarche qu'on fait pour  
 le surprendre ; que ce ne sera pas la der-  
 niere fois , qu'on veut essayer à le rendre  
 plus matinal..... Le Chevalier reçoit tout  
 cela avec une politesse glacée & embar-  
 rassée ; on espere l'émouvoir par des aga-  
 ceries ; on lui fait des niches ; les mou-  
 vemens font voir ce qu'on cherche ; on



en fait de parlants , de voluptueux , & l'on en entreprend qui font voir tout ce qu'on croit capable de rendre un homme téméraire. Enfin, il s'échappe , attrape sa robe de chambre , sonne , & avec le ton le plus décent, remercie Lucille de l'agréable surprise qu'elle lui a procurée. Il finit par lui offrir à déjeûner. Mais elle le refuse, & s'en retourne déconcertée & outrée des avances vaines qu'elle a faites. Cependant elle se flatte encore en elle-même que le Chevalier sera moins timide une autre fois ; elle parcourt sa conduite ; tantôt elle en rougit, un moment après elle s'applaudit ; cette première démarche lui donne la hardiesse d'en faire bientôt une autre ; elle espere qu'elle sera plus heureuse. Elle rentre chez elle : personne ne s'est apperçu de sa promenade ; elle est enchantée de pouvoir la répéter encore , & toujours avec le même mystère. Sa mélancolie devient moins sensible, sa tante s'apperçoit du changement , & n'en soupçonne point la cause : le soir Lucille la prévient qu'elle sera bien-aïse d'aller le lendemain dîner chez le Chevalier : cela paroît nouveau, & annonce qu'enfin elle veut se prêter à la dissipation. La partie se lie ; mais Lu-



cille est faite pour les contretemps : le Chevalier a reçu des ordres pour rejoindre son régiment. Il est allé à Lion mettre ses affaires en ordre pour son départ ; il ne reviendra même plus à sa campagne , car il a disposé avec promptitude toutes les choses qu'il fera nécessaire de lui envoyer. Le Chevalier auroit pu tout aussi bien faire les préparatifs de son départ à sa terre comme à Lion , si son cœur y eût été intéressé ; mais il lui étoit arrivé plus d'une fois de porter ses pas sans dessein vers l'endroit du bosquet que la mélancolie de Lucille avoit adopté. Il avoit été témoin de ses soupirs , & avoit très-bien entendu ses plaintes. Il ignoroit pourtant celle dont le résultat avoit été de se tourner vers lui ; mais cette démarche l'avoit tellement convaincu de l'état de Lucille , que dans la crainte de jouer avec elle un personnage ridicule , il avoit été fort aise de saisir cette occasion pour éviter des entrevues embarrassantes avec elle , & lui ôter les moyens de réitérer de pareilles étourderies ; mais le remède étoit plus violent qu'il ne pensoit.

Lucille n'eut garde d'attribuer la conduite du Chevalier à un fait-expès ; elle



crut simplement que c'étoit un effet du hazard ; elle maudit mille fois sa destinée , & retomba bientôt dans la tristesse la plus noire. Si elle ouvroit la bouche c'étoit pour demander des nouvelles du Chevalier ; elle en faisoit hardiment les éloges les plus outrés , & souvent indé-cens. Puis tout à coup elle gardoit un silence que rien n'étoit capable d'interrompre. Bientôt ses levres devinrent livides , ses yeux enfoncés & hagards , son teint pâle & défiguré , joint à cela une maigreur affreuse , qui faisoit des progrès sensibles , fit craindre pour sa vie. La crainte de ne pouvoir lui procurer à la campagne, tous les secours dus à un état aussi périlleux , fait prendre le parti de la ramener à Lion.

Les Médecins sont appelés ; on trouve un corps brûlant ; cependant il n'y a point de fièvre ; l'extrême pâleur du visage annonce un dérèglement dans la nature ; la malade déclare que ce n'est point la cause de son mal. Un dégoût général pour toutes les viandes fait croire que c'est un vice d'estomac.

Est-ce débilité , chaleur ou roideur ? C'est là où la médecine s'embarrasse. On lui ordonne de ne point veiller ; mais elle



passe une partie de la nuit à lire , & l'autre à repasser dans son imagination tout ce qu'elle a lu. On lui compose des consommés , ou plutôt des quintessences de jus ; le corps s'échauffe de plus en plus , l'estomac n'annonce cependant pas une meilleure disposition. Le reste de l'été se passe en ordonnances inutiles de la part des Médecins , & en accidens multipliés du côté de la malade. Tout d'un coup elle est attaquée d'un flux de sang si extraordinaire , qu'on est persuadé qu'enfin elle est au dernier période du mal. La tante désolée , ne voulant pas s'en rapporter seulement aux Médecins qui la traitoient , & ne voulant rien avoir à se reprocher , veut qu'on appelle tous les Médecins célèbres de la ville , & sur-tout un jeune homme qui faisoit du bruit depuis quelques mois. Ce jeune homme , heureusement pour Lucille , avoit appris par hazard du Chevalier les circonstances qui l'intéressoient ; il avoit eu le temps de faire les réflexions les plus combinées sur son état ; aussi s'opposa-t-il contre toutes les apparences aux avis de ses confreres , & sur l'assurance qu'il donna de la tirer d'affaire malgré le danger évident qu'annonçoit l'hémorrhagie , il fut décidé



qu'on le laisseroit opérer, & en effet il réussit. Je tiens de lui-même l'histoire du commencement & des progrès de la maladie de Lucille. Comme le plus grand mal consistoit dans un desséchement, & une inflammation des plus violentes dans les parties de la matrice & du vagin, il regarda cet écoulement même comme un remède accordé par la nature pour amollir & humecter ces parties, & conséquemment capable d'en tempérer la chaleur. Il n'eut donc garde d'opposer les spécifiques; mais au contraire par des palliatifs, il vint à bout de calmer simplement la fougue du sang. Ensuite par les délayans & les anodins long-temps continués, par des précautions tant de la part de la tante que de la sienne, & enfin par un mariage du goût de la malade, elle fut très-bien rétablie d'une maladie qui annonçoit les progrès les plus rapides & les plus fâcheux. D'où nous devons conclure que la Fureur Uterine peut très-bien se guérir d'elle-même par un flux immodéré des menstrues, ce qui est confirmé par le rapport de ce Médecin, & par celui de plusieurs autres qui ont observé la même chose dans d'autres sujets.



L'expérience nous a aussi appris qu'un flux d'hémorroïdes produit le même effet. La raison en est sensible. Car la phlogose des parties pouvant être aussi-bien la cause qu'un des symptômes de la Fureur Utérine, il est certain que le principe étant anéanti, les effets doivent disparoître nécessairement. Or, rien n'est plus capable de diminuer, & même de détruire la phlogose des parties, que le flux hémorroïdal. Car, ce qui occasionne le gonflement & la phlogose de la matrice, c'est le sang qui s'épaissit & s'obstrue dans les petites veines qui couvrent sa cavité & la surface. Ce sang venant donc à se vider à travers les interstices par lesquels les vases se communiquent, non-seulement se débarrassant de son obstruement dans ces petites veines, mais encore les vuide absolument pour suivre son cours par les vaisseaux hémorroïdaux; par conséquent la phlogose & l'inflammation doivent cesser, & si elles sont la cause principale de la Fureur Utérine, comme cela peut arriver, alors le flux hémorroïdal deviendra son tombeau.

J'en ai vu un exemple dans une des communautés de filles qui tiennent les écoles publiques dans nos petites villes de France.



Une de ces filles, âgée de vingt-six ans, étoit sujette depuis six ans à des accès de Fureur Utérine, qui n'étoient pas continuels, mais qui revenoient assez fréquemment pour obliger à des précautions. Depuis quelque temps même ils devenoient plus considérables. Ses règles supprimées en étoient la cause. Une année après l'avoir vue, j'en demandai des nouvelles à son Médecin, qui m'assura que depuis six mois qu'elle avoit essuyé un flux hémorrhoidal très-ample, tous les accidens métromaniaques étoient entièrement disparus. Quelquefois les fleurs blanches, quand elles n'ont point acquis de malignité, sont aussi un événement très-heureux dans les métromaniaques ; parce qu'elles humectent, & temperent la matrice & le vagin, ce qui les rend moins sensibles aux éguillons de la volupté.

On a très-souvent observé que les malades se guérissent par la grossesse. Cela vient de ce que les liqueurs contenues dans le chorion & l'amnios se résolvant en vapeurs à travers les membranes, relâchent & ramollissent les tuniques de la matrice. Mais comme la guérison est prompte, la rechute est aussi très-facile ;



à moins que la femme ne devienne encore enceinte en peu de temps.

Le mariage seul guérit la métromanie , sur-tout quand elle a pris sa source dans une violente passion pour l'objet qu'il est enfin permis de posséder.

Je pourrois parler de plusieurs autres événemens justifiés par l'expérience , qui mettent fin à la Fureur Utérine ; mais comme ils sont d'une nature à ne point être exposés avec décence aux yeux du lecteur , on me permettra de les passer sous silence.





---

---

## CHAPITRE VI.

*Des moyens de guérir dans le premier & second période, & des soulagemens qu'on peut espérer dans le troisieme période.*

**O**N doit regarder les différens degrés de la Fureur Utérine, comme autant de maladies particulieres. Quoique leurs rapports soient les mêmes quant à leur cause, on doit néanmoins observer quelques différences dans les remedes qu'on y apporte.

Le premier période présente trois indications à suivre. La premiere, qui est de délayer & de calmer le sang; par ce moyen la semence qui s'en forme en deviendra moins âcre & moins brûlante.

La seconde, d'humecter & de relâcher toute la face interne de la matrice & du vagin. La troisieme enfin, de distraire la malade de ses pensées obscenes, afin qu'étant rappelée à elle-même, elle puisse se rapprocher de tous les objets qui peuvent lui faire prendre du goût aux choses honnêtes.



Pour satisfaire à la première indication, qui est d'adoucir & de délayer le sang, on doit commencer par une ou deux petites saignées du bras, à moins que quelque accidens critiques n'en empêchent. Dans ce cas quelques-uns conseillent la saignée de la jugulaire. Pour moi je suis d'avis qu'on attende que les ordinaires soient passées pour faire la saignée du bras, & qu'en attendant on emploie les adoucissans & les délayans pour calmer l'âcreté de cette évacuation.

Mais en supposant qu'il n'y ait point d'obstacle à la saignée, voici l'ordre qu'on doit suivre dans le premier degré du premier période, c'est-à-dire, quand la maladie ne fait absolument que commencer. Une seule saignée du bras suffira : le lendemain, on purgera la malade avec la formule n.º I. Sa boisson ordinaire fera suivant la formule n.º II. Tous les matins on lui donnera à jeûn une bouteille, ou au moins une chopine de petit lait clarifié, & l'après-dîné, à trois heures de distance de chaque repas, on lui fera prendre la même boisson.

On lui permettra tout au plus à dîner de manger un peu de viande, pourvu qu'il n'y ait pas la moindre épice, encore ce sera de  
la



la viande de lait, comme agneau, poulets, lapins & veau ; mais point de graisse. On pourra satisfaire son appétit qui augmentera de jour en jour, lui préparer des légumes humectans & rafraîchissans ; on lui permettra aussi les fruits, pourvu qu'ils soient de la même qualité que les légumes. Cependant on répétera tous les huit jours l'usage de la Médecine n.º I, & dans l'intervalle on lui fera prendre, suivant qu'on le jugera convenable, quelques lavemens composés selon la formule n.º III.

Si les vapeurs s'étoient déjà mises de la partie, comme je l'ai vu souvent arriver, on lui donnera tous les quatre jours en se couchant, un spécifique décrit dans la formule n.º IV. Il ne m'a jamais manqué en pareille occasion, & souvent même il a suffi d'en prendre une fois.

Par le régime & les boissons que je viens d'ordonner, on aura suffisamment répondu à la seconde indication.

Pour ce qui est de la troisième, ce sera aux parens ou à ceux qui feront chargés de soigner de la malade, à s'acquiescer de tout ce qu'il faut pour la remplir parfaitement. Mais je dois leur en indiquer les moyens, & leur dévoiler ce



qu'une expérience, qui m'a souvent saisi d'étonnement & d'horreur, ne m'a que trop certainement appris. Il faut donc examiner quelles sont les connoissances les plus intimes & les plus cheres à la malade, & sans chercher à pénétrer dans leurs mœurs, ni à espionner ce que pourra produire la continuation de ces intimités, de quelque sexe que soient ces connoissances, il faut les éloigner sous des prétextes qui ne puissent pas les offenser, ni révolter l'esprit de la malade, qu'il est intéressant de ménager, à cause de sa foiblesse & de celle des organes.

Si cette liaison existe vis-à-vis d'un domestique, de quelque sagesse qu'on la suppose, il faut l'examiner & suivre avec la même rigueur qu'on auroit vis-à-vis de la fille du monde qui auroit donné les plus violens soupçons sur sa conduite. On observera avec le plus grand scrupule les gestes & les regards de la malade en recevant les services de ce domestique.

La familiarité criminelle de ces malheureuses avec leurs jeunes Maîtresses, ou de jeunes élèves, est une contagion plus générale qu'on ne pense. On y fait d'autant moins de réflexions que le danger est moins évident, & le danger n'est



grand que parce qu'il est moins sensible. Si après toutes ces observations, il ne paroît aucun attachement singulier vis-à-vis de qui que ce soit, on pourra supposer raisonnablement que l'imagination de la malade est la source de ses maux, & qu'un libertinage secret les a amenés au point de malignité qui oblige d'y apporter des remèdes. Il sera donc nécessaire, si la malade s'obstine à la dissimulation, de ne la pas perdre un instant de vue, ni le jour ni la nuit, pendant laquelle on lui donnera pour compagne de sommeil une fille dont la vertu & la prudence seront à toute épreuve.

On ne tardera point à découvrir que la véritable cause de la maladie est la masturbation. Ce sera alors qu'il ne faudra plus épargner ni les reproches, ni les peintures de ce détestable crime, dont il faudra lui découvrir, & même outrer les conséquences fâcheuses. On ne se lassera point de lui renouveler tous les jours ces peintures, capables de lui inspirer de l'horreur pour elle-même. On redoublera les soins pour l'empêcher de retomber dans un pareil désordre. On ne lui permettra jamais d'être seule sous quelque prétexte que ce puisse être, même sous



celui de vaquer aux besoins naturels ; car j'en connois qui m'ont avoué que cette indigne habitude avoit pris sur elles un tel empire , que se voyant observées jour & nuit , elles s'étoient enfin décidées à feindre des besoins secrets pour s'abandonner sans témoins à cette détestable manœuvre. Je dois encore ajouter que pour ces sortes d'aveux , quand une fois la premiere démarche a été faite , j'ai trouvé beaucoup moins de pudeur dans les femmes que dans les hommes.

Dans le second degré du premier période , les saignées doivent être plus fréquentes & plus abondantes , en ayant cependant égard aux forces & aux tempéramens. Les délayans doivent être pris en plus grande quantité , & cependant tels que je viens de les indiquer , ainsi que le purgatif qui doit être aussi le même ; mais au lieu d'observer huit jours d'intervalle on doit le réitérer tous les quatre jours pendant le premier mois. Du reste , on gardera le même régime qu'on fera continuer pendant plus de temps , & on prendra les mêmes précautions sur la conduite personnelle de la malade.

Dans le troisieme degré où les fibres ont déjà éprouvé une tension longue , &



par conséquent ont acquis une grande délicatesse, la marche doit être un peu différente. Car, alors il se présente deux écueils également à craindre. Le premier, est la foiblesse de la malade qui interdit la saignée. Le second, est la sensibilité & l'irritation des parties que les purgatifs ne peuvent qu'augmenter. Il en est un troisième, qui n'est pas d'une moindre considération; c'est le relâchement, l'atonie, & le manque d'action dans le genre nerveux, auxquels les rafraîchissans & les délayans sont absolument contraires. On ne peut raisonnablement nier la vérité de ces trois réflexions. Cependant plus d'un Auteur fameux, & plusieurs de nos maîtres, sur-tout celui que je respecte le plus, s'en sont écartés dans la pratique. Ils sont presque tous d'accord pour l'emploi copieux de la saignée, des évacuans & des relâchans. Pour moi, à qui l'expérience a fait voir tous les inconvéniens de cette route frayée, on me permettra de ne point la suivre aveuglement.

Mais avant de proposer ma méthode, je vais donner celle des autres, en avertissant que la mienne m'a toujours réussi, & que celle des autres ne m'a jamais donné la satisfaction que je devois en



attendre , vu les grandes autorités sur lesquelles elle est appuyé. Premièrement, ils ordonnent la saignée plus ou moins abondante , suivant l'âge , le tempérament & la force du malade ; & plus les symptômes sont véhémens , plus la saignée doit être forte & fréquente. Je ne pourrois sur ce premier article m'abandonner à la moindre réflexion , parce qu'elle me conduiroit malgré moi à une Dissertation deux fois plus volumineuse que cet Ouvrage.

Secondement , ils conseillent l'usage des purgatifs , doux à la vérité , & qui sans irriter les intestins , puissent vider les humeurs vicieuses & indigestes des premières voies ; ils ajoutent que ces purgatifs doivent souvent être répétés.

L'hypothèse des purgatifs non irritans étant fautive , cette maxime présente sur le champ une méthode qui n'est point généralement sûre , & qui souvent , & surtout lorsqu'elle sera réitérée , offre des accidens assez difficiles à guérir , & quelquefois même incurables.

Enfin , ils veulent qu'on donne à grandes doses & fréquemment les juleps & les apozemes rafraîchissans & délayans. Telles sont les racines , feuilles & fleurs



de nénuphar, les racines de guimauve, celles de chicorée & d'oseille.

Les feuilles de laitue, de faule, de lentille, &c.

Les fleurs de mauve, de pavot & de violettes.

D'autres, après avoir épuisé les malades de force & de sang, les accablent, & les remplissent de rafraîchissans de la première classe, qui effectivement les tirent de l'état où elles étoient; mais pour tomber dans une infinité d'accidens qui ne leur laissent plus d'autre perspective qu'une vie ennuyeuse & languissante, qui les rend tout au moins inutiles dans la société, quand elles ne deviennent pas insupportables aux autres & à elles-mêmes. J'ai aussi vu des Médecins employer pour cette maladie la décoction des feuilles de ciguë à la dose de deux pincées.

De toutes ces choses on en choisit trois ou quatre, suivant le goût & la commodité, & l'on en fait prendre deux fois le jour, matin & soir, à une certaine distance des repas, en ajoutant à chaque potion, une dragme de cristal minéral, de sel prunelle, ou de sel sédatif d'Homberg.

On ordonne aussi de prendre quatre



fois par jour , loin des repas , le petit lait clarifié ; de chaque gobelet on a soin de faire une décoction avec une once de racine de nénuphar , ou bien l'on y mêle de son sirop. On conseille même pour toute boisson le petit lait clarifié sans addition , si les malades ne montrent pas trop de répugnance. On verra par la suite ce que je dirai de l'usage de ce petit lait que je ne désapprouve pas entièrement , mais auquel je crois qu'il faut quelques modifications.

On ordonne encore le lait d'ânesse deux fois le jour ; mais je rejette cette pratique comme inutile , si on emploie des remèdes plus efficaces ; & comme très-insuffisante , si on s'en tient uniquement à cela. Quant au lait de vache , j'en fais une estime bien différente. On verra les grands effets qu'il peut produire en le donnant avec les précautions requises.

On fait aussi usage matin & soir , des émulsions faites avec les quatre semences froides majeures , ou avec les quatre mineures , dans quelques eaux distillées de nénuphar , de laitue ou d'endive , en ajoutant à chaque émulsion une once de sirop de violette , de nymphæa ou d'althea. On fait boire aussi pendant



un mois de suite , les eaux minérales acides & chalybées , à la quantité de deux ou trois livres , en faisant dissoudre dans les premiers verres quelque sel purgatif , comme trois dragmes de sel de duobus , demi-once de sel polychreste ou de sel d'Epſom.

Voilà en général la pratique ordinaire dans le degré de cette maladie.

Ma méthode est un peu différente.

Premièrement , pour répondre à la première indication qui paroît exiger la saignée , je dis qu'il est des cas où elle est utile , d'autres où elle est dangereuse ; quelques-uns où elle demande à être répétée une fois ; aucuns où on doit les faire fréquentes ni abondantes.

Toutes ces particularités pourroient être justifiées par les exemples des malades au secours desquelles j'ai été appelé , & que je me suis vu forcé de laisser périr misérablement , parce qu'on ne m'avoit point laissé assez de sang pour travailler à leur rétablissement. Le sang renferme les matériaux de l'édifice , dont il est lui-même l'architecte.

Comment est-il possible de réparer cet édifice sans matériaux , & sans le principal ouvrier ? Il n'est donc point de cas



où l'on doive épuiser un homme de sang , à moins de vouloir lui ôter la vie. Quand le Médecin se voit arrivé à cette cruelle alternative , son devoir est de se retirer , si son expérience ne lui donne d'autres moyens pour soulager , que d'anéantir les principes de l'existence , sans pouvoir se flatter d'un espoir raisonnable de les réparer.

Pour juger des cas où la saignée est utile , il suffit de se rappeler ses principes sur l'usage de ce remède. On ne doit saigner que pour l'inflammation ou la plétore des vaisseaux. Quand le mal dont nous parlons , ou vient de ces deux causes , ou existe avec elles , alors la saignée deviendra nécessaire , & il sera d'autant plus utile de la répéter , qu'il y aura lieu de juger qu'il y a plétore & inflammation tout ensemble.

Cela arrive aux Métromaniaques qui le sont plus par imagination que par des habitudes d'un vice réel. Comme la saignée est le plus rafraîchissant , & le plus calmant de tous les remèdes , on l'emploie toujours vis-à-vis d'eux avec succès ; mais il faut les faire petites , & au nombre de trois ou quatre en moins de vingt-quatre heures : faire des saignées abon-



dantes & en grand nombre , c'est écraser le malade au lieu de le secourir ; c'est lui ôter le pouvoir de supporter les autres rafraîchissans qui lui conviennent ; c'est souvent se préparer des maux dont la cure deviendra plus longue , & l'événement plus triste que la maladie à laquelle on a voulu remédier.

Si le vice vient de l'imagination & d'une habitude criminelle tout ensemble , mais dont les excès n'auront pas été considérables , soit par leur nature , soit par la durée , alors la saignée sera encore très-utile , mais il suffira d'en faire deux en douze heures.

Si enfin le mal vient uniquement d'une habitude excessive des plaisirs , soit dans le coït , soit dans l'abominable masturbation , quel sera le Médecin qui osera me soutenir qu'on doit saigner une telle malade ? Conservez à cette malheureuse le peu de sang qui lui reste encore dans les veines ; c'est une semence dont nous pourrons peut-être faire quelque chose. Si vous l'en privez , il n'y a plus de germe , par conséquent plus de vie. Il faudroit plus d'un ouvrage pour développer cette grande maxime de médecine , qui est dans les principes les plus connus de



cet art. Mais il faudroit aussi une réputation plus célèbre , & une plume bien plus éloquente que la mienne pour la persuader. Que dis-je ? Quand on en sera bien persuadé , on y manquera encore dans la pratique ; & nous sommes presque dans le cas du désespoir sur l'illusion des malades & des Médecins à cet égard. Je me donnerai au moins la satisfaction , si Dieu me donne la vie & la santé , de faire là-dessus des dissertations si sensibles & si démonstratives , que , peut-être , j'aurai enfin la gloire d'avoir intéressé l'humanité en faveur de l'humanité même.

Après avoir fixé l'usage légitime de la saignée dans les trois degrés du premier période de la maladie , nous ne devons point négliger l'emploi qu'on doit faire des purgatifs & des autres remèdes.

J'ai déjà prescrit ce qu'il faut pour le premier & second degré ; toute la difficulté consiste dans la façon de se conduire dans le troisieme.

Il y a sur l'usage des purgatifs les mêmes réflexions à faire , que sur celui de la saignée. Plus le mal est avancé , plus il y a de foiblesse & d'irritabilité , moins il y a lieu de se servir des choses qui peuvent affoiblir , comme



la saignée ; & de celles qui peuvent irriter comme les purgations. Ainsi , jusqu'à ce qu'on ait pu me prouver que les médecines n'irritent point , surtout quand la nature est d'elle-même très-irritable , je ne pourrai admettre les purgatifs dans ma méthode , & l'on aura d'autant moins de sujet de blâmer ma conduite à cet égard , qu'elle n'exclut point tous les évacuans , pourvu qu'ils soient de l'ordre des toniques non astringens , qui ont la vertu de digérer successivement ce qui peut l'être , & avec le temps d'évacuer tout le superflu.

C'est pourquoi , après une ou deux saignées tout au plus , je fais prendre le soir même un demi-bain ; une heure après on donne dans un bouillon fait avec le maigre de bœuf , de veau & d'orge crud , quinze gouttes de quintessence diaphorétique , expliquée dans la formule n.º V. Je fais prendre le lendemain matin un autre bain à jeun , après lequel on fait prendre la même dose de quintessence dans du bouillon. La malade se repose une heure dans le lit , après quoi elle peut manger un potage clair , au ris & au lait , mais en très-petite quantité. A dînée , on pourra lui servir un potage , & très-peu



de viande, avec deux verres de bon vin rouge, mêlé avec autant d'eau minérale. Dans l'après-dîné, deux heures après le repas, si elle a soif, elle boira du petit lait bien clarifié; & pour en venir à bout, on le fait filtrer dans un entonnoir avec le papier gris. A six heures elle se remettra dans le bain, où on fera enforte, par gradation, de la tenir deux heures.

En sortant du bain, on lui fera avaler deux onces d'hydromel vineux, dans lequel on aura mis quinze gouttes d'essence diaphorétique. Sur les neuf ou dix heures, on lui servira une chopine de lait, & si elle témoigne grand appétit, on pourra lui permettre une once de biscuit ou de pain très-léger & bien cuit, pour tremper avec le lait. Cependant, on prendra les mêmes précautions que j'ai indiquées dans les deux premiers degrés, & on ajoutera celle d'entretenir sur les parties une flanelle continuellement imbibée dans une décoction d'herbes émollientes, avec une préparation de saturne. Voyez la formule n.<sup>o</sup> VI. Ce remède est tout à la fois émollient & rafraîchissant. C'est pourquoi, si l'inflammation de l'intérieur des parties est grande, on fera très-bien, avec la



même préparation , de donner des injections qui pénètrent , s'il est possible , jusques dans la matrice , qui reste ordinairement ouverte dans cet état. On pourra d'autant plus aisément réitérer ces injections , que ces fortes de malades s'y prêtent volontiers.

Après qu'on aura éprouvé ce régime pendant sept ou huit jours , si l'on voit que l'amas des humeurs augmente , qu'il s'accumule des obstructions dans l'estomac & les visceres , que les intestins s'obstinent à ne point se contracter ; ce sera alors un signe évident que la nature demande le secours des évacuans.

Alors on donnera la veille dans l'après-dîné un lavement composé selon la formule n.<sup>o</sup> VII. Le lendemain , on suspendra tous les autres remedes , & l'on fera boire , à commencer des sept heures du matin , d'heure en heure , un gobelet de l'apozeme décrit à la formule n.<sup>o</sup> VIII. Le soir on donnera les gouttes diaphorétiques ; ensuite , on observera , si l'évacuation a été forte , de lui faire prendre bien tard l'émulsion n.<sup>o</sup> X. Le lendemain , on reprendra le traitement ordinaire , & en le suivant , on aura lieu d'être surpris de la rapidité & de la certitude du succès.



Pour le second période, il se présente les mêmes indications essentielles que dans le troisieme degré du premier. Cependant, il en est d'accidentelles qui exigent des précautions différentes.

J'y ai établi deux degrés : dans le premier, où l'on admet encore des intervalles dans le délire mélancolique, il faut observer le même traitement que dans le troisieme degré du premier période; avec cette différence, qu'au lieu des demi-bains tiedes que j'ai prescrits, on donnera les bains entiers & froids; & que pour cuire les humeurs cacochymes qui sont dans les visceres, & en évacuer le superflu, on donnera tous les jours à jeun, une heure avant le bain, une cuiller d'essence aurifique décrite dans la formule n.<sup>o</sup> IX; & comme l'ardeur des parties doit être plus considérable, on y introduira des pessaires, continuellement imbibés d'eau préparée suivant la formule n.<sup>o</sup> IX. S'il y avoit dans ces parties des accidens plus considérables, on auroit recours aux remèdes que je vais indiquer dans le traitement du troisieme période. C'est dans ce cas déplorable, qu'un Médecin doit gémir de se voir appelé, & qu'en même-temps, il doit faire tous les efforts de science, d'expérience



d'expérience & d'étude pour répondre à la confiance dont on l'honore. Car il faut lui supposer une capacité peu commune, & une discrétion à toute épreuve.

J'ai vu beaucoup de ces malades, j'ai donné les conseils que j'ai cru convenables à leur situation, je n'en ai vu aucune guérir.

L'histoire d'une seule que j'ai eu la constance de traiter moi-même, c'est-à-dire, d'exécuter mes propres remèdes, servira tout à la fois de modèle pour la conduite qu'on observera vis-à-vis de celles qui sont arrivées au délire maniaque, & de consolation pour les personnes qui s'y intéresseront; puisque j'ai eu le bonheur de réussir. Mais qu'un seul exemple ne serve point à diminuer la terreur que doit inspirer une situation aussi cruelle, qu'un Médecin entreprend toujours sans espoir, & dont le succès, quand il arrive, le force de se récrier sans cesse sur les secrets impénétrables de la nature, qui bornent ses connoissances & son étude. D'ailleurs, on va voir que ce n'est que par des soins infinis & des régimes très-entendus que je suis enfin venu à bout de guérir cette malade.

Elle étoit déjà à cette extrémité qui



force les parens d'avoir recours aux maisons de force, pour se débarrasser d'un fardeau au-dessus de leur tendresse & de leurs soins. Depuis deux ans je n'étois point venu en province, personne ne m'avoit prévenu du désastre de Mademoiselle de\*\*\*. Il n'avoit été gueres possible de le faire; puisque dès-le lendemain de mon arrivée, j'allai voir son pere, doublement affligé par la perte qu'il avoit faite dans mon dernier voyage, d'une femme qui devoit lui être chere. Après les premiers complimens, je lui témoignai l'empressement que j'avois de saluer Mlle. sa fille. Je vois bien, me répondit ce pere infortuné, que vous ignorez toute l'étendue de mes malheurs : peut-être, si vous aviez été ici, vous auriez pu remédier à ma disgrâce; mais le mal est sans ressource, & plaise à Dieu que je puisse enfin prendre sur moi de n'y plus songer. Voyant que je me persuadois que sa fille étoit morte; non, me dit-il, la malheureuse Eléonore respire encore, & peut-être vivra-t-elle trop pour être long-temps victime d'un état auquel on ne peut penser sans frémir. Je ne voulus point l'entretenir plus long-temps dans ses sujets d'affliction. J'allois dîner chez une Dame où



j'étois bien sûr d'être informé de toutes les circonstances qui avoient rapport à cet événement. Effectivement, par tout ce que j'appris d'elle & de bien d'autres, je fus dans le cas de juger que cette fille étoit Métromaniaque au dernier degré. Plusieurs Gentilshommes du voisinage avoient échappés avec peine à les accès de fureur : les deux domestiques de la maison n'avoient pas toujours été assez forts, ou peut-être assez vigilans pour la contenir : quelquefois même elle s'étoit échappée assez loin, pour faire craindre pendant quelques jours qu'on l'avoit cherchée, qu'elle ne se fût précipitée dans un des étangs ; car il y en a grand nombre dans cette campagne. En vain avoit-on conseillé au pere de la mettre en sûreté. Cette fille qui avoit fait les délices du voisinage par sa beauté, en étoit devenue l'horreur ; enfin la nécessité avoit contraint le pere de la conduire lui-même à Tours, dans une Communauté que je ne nommerai pas, parce que je ne puis en parler qu'avec indignation. Quoique sa fortune fut bornée, il s'étoit cependant soumis à des dépenses considérables que ces Religieuses avoient exigées, pour fournir aux soins & à toutes les douceurs que sa tendresse



sollicitoit pour alléger la situation de cette furieuse. On lui avoit tout promis pour l'engager à augmenter la pension. Mais la règle, dans ces maisons impénétrables à l'humanité est d'exiger beaucoup, & de ne rien changer à l'ordre qu'on observe indistinctement pour les malades, qui y sont traités de façon à augmenter leur fureur & tous leurs accidens, jusqu'à ce qu'un épuisement total les jette dans l'imbécillité.

Dans les différens voyages que j'avois fait en province, j'avois reçu de cette Demoiselle toutes les honnêtetés dont un étranger peut être flatté.

Je fus plus sensible que je ne puis l'exprimer à sa disgrâce; l'élégance de sa figure, la beauté de ses yeux, la régularité de ses traits, la vivacité de son coloris, tout cela ne me sortoit plus de la tête, & j'étois pénétré d'une vraie douleur quand j'imaginois les changemens que cette vilaine maladie avoit déjà dû faire dans cette figure si intéressante.

Comme mes affaires demandoient que je fisse un séjour plus considérable qu'à l'ordinaire, je me décidai tout d'un coup à entreprendre la guérison de cette malade, & je pris cette résolution bien plus



par humanité que par aucun autre motif ; quoique l'amour-propre me flattât beaucoup sur la gloire qu'il y auroit à cette entreprise , si elle avoit un heureux succès. J'allai donc trouver le pere , à qui je fis part de ma résolution. Votre fille , lui dis-je , n'a que vingt-deux ans. Quelles ressources encore dans la nature ! Ne feroit-ce pas une cruauté criminelle de négliger de chercher dans tous les secrets de l'art les moyens de la réchapper ? Il est peut-être encore temps , il y a encore à cet âge des principes capables de s'assimiler avec les remèdes pour rétablir l'animal , ou au moins pour réparer la plus essentielle harmonie. Ah ! me dit ce pere infortuné , comment pourrois-je me refuser à votre zele ? Mais permettez que je vous observe que le mal est pire que jamais. Les nouvelles que j'en reçois sont désespérantes ; si vous saviez tout ce que j'ai fait , & ce qu'on fait encore ! Mais bien loin que les remèdes operent , ils semblent augmenter le mal. Ne croyez pas , lui répondis-je , que je me croie bien supérieur en connoissances ; mais quelque chose me dit que nous serions dignes l'un & l'autre des plus justes reproches , si nous abandonnions cette infortunée. La



certitude qu'elle ne guérira jamais dans la Communauté où elle est , l'espoir de la guérir si nous l'en sortons ; voilà deux motifs bien puissans pour venir à son secours. D'ailleurs , je me charge de tous les embarras & des désagrémens. Moi-même je l'irai chercher , je l'amènerai chez moi ; ce sera dans ma maison que je la traiterai. Deux hommes & une garde que je prendrai tour à tour , seront les seuls domestiques qui auront accès dans l'appartement que je lui ferai occuper. Vous seul de tout le voisinage ferez instruit du secret. Si nous réussissons , on applaudira hautement à votre tendresse , & à mon zèle ; si , au contraire , après avoir tout essayé , le mal continue , nous serons quittes pour avoir recours aux mêmes moyens dont on use aujourd'hui.

Une proposition qui applanissoit aussi bien tous les obstacles ne put pas être rejetée. Aussi fûmes-nous bientôt d'accord sur les moyens d'exécuter notre projet. Deux jours après je pris de grand matin le chemin de Tours , où j'arrivai le soir. Dès-le lendemain j'allai voir un Grand-Vicaire que j'avois connu particulièrement à Paris. Je lui racontai le sujet de mon voyage , & lui déclarai que j'exigeois



de lui , qu'à l'appui de son autorité , nous pussions sur le champ être introduits dans l'intérieur de la maison , sans qu'on pût avoir le temps de faire le moindre changement à l'ordre qu'on y observe ; parce qu'il étoit important que je pusse juger , par le traitement actuel , la façon dont on s'étoit conduit vis-à-vis d'Eléonore. Je ne pouvois guères mieux m'adresser qu'à ce Grand-Vicaire , puisqu'il étoit Supérieur de la maison. Il m'accorda sur le champ ma demande , & dans l'instant nous nous rendîmes à la Communauté , où le Grand-Vicaire après s'être entretenu de choses vagues avec la Supérieure , lui dit qu'il devoit entrer sur le champ avec moi dans l'intérieur de la maison. Elle lui représenta le danger qu'il y auroit pour nous , si les sœurs n'avoient pas le temps de mettre de côté les malades les plus furieuses ; que telles qui nous paroîtroient au premier abord les plus tranquilles , pourroient tout-à-coup se mettre dans une fureur capable d'alarmer toute la maison ; mais il leva cette difficulté , en disant qu'on pourroit aussi bien mettre ordre à tout en notre présence , & ordonna d'ouvrir les portes sur le champ ; ce qu'on fit.



Je ne dirai point toute l'horreur dont je fus saisi à l'entrée de cette maison , séjour de la fureur , du crime & du désespoir. Mon respectable conducteur avoit dit tout bas à la Supérieure de lui faire un signe quand nous serions à la cellule d'Eléonore. Il étoit convenu avec moi de me le rendre ; car je ne voulois , dans cette première visite , rien faire appercevoir de l'intérêt que je prenois à elle.

Approchez , filles infortunées , & maudissez le moment où vous avez ouvert votre foible cœur à l'entrée des passions déshonnêtes : écoutez & ne frémissez pas , si vous pouvez , à la vue du spectacle dont je vais vous faire le récit.

O spectacle trop hideux & trop effrayant ! vous êtes & serez toujours présent à mes yeux & à ma mémoire , qui en est sans cesse épouvantée..... Est-ce vous , m'écriai-je en moi-même , trop infortunée Eléonore ?..... Est-ce vous que j'ai vu autrefois si aimable & si digne d'être aimée ? Est-ce bien vous dont l'esprit , les graces , la beauté & l'élégance de la taille étonnoient & charmoient tout le monde ? O sort déplorable , qui doit faire trembler toutes les personnes de votre sexe & l'hu-



manité entière ! Destin cruel ! Quelle incroyable métamorphose as-tu opéré ?..... Quels yeux hagards & enfoncés, quelle peau jaune & livide, quelles joues flâques & décolorées, quelles lèvres pendantes & violettes, quelle bouche écumante & puante, quelles dents noires & décharnées, quelle taille recourbée & déformée, quel tout affreux ! Puis-je croire que vous avez été le siège de tant de charmes ? Cette chevelure dont l'art relevoit avec tant de goût la beauté, n'est donc plus qu'une crinière éparse & hérissée dont la pommade & la poudre parfumée font l'ordure & la poussière ? Ces mains potelées, si blanches & si adroites pour orner ce malheureux corps, ne sont donc plus couvertes que d'excréments, & se servent de cette matière vile & puante en guise de pâte, de parfums & de rouge. O fatale idée de coquetterie & d'amour ! à quelle toilette êtes vous réduite ?..... Persécutez-vous encore une malheureuse dans ce séjour d'horreur & d'infamie où vous l'avez conduite ? Ne l'avez-vous arrachée des mains de ses parens, d'une table sensuelle, d'un sommeil agréable & innocent, d'une société brillante & aimable, des bras de l'espérance la



plus heureuse , que pour devenir sa honte , son supplice & son bourreau ? O fatal amour ! passion véritablement infernale , tu es bien plus inhumain que ces filles qui la maltraitent sans cesse ; tu es bien plus horrible que ce cachot affreux & puant ; tu es plus vil que cette nourriture mal - propre qu'on lui sert ; tu es mille fois plus impur que cette paille pourrie & infectée qui lui tient lieu de lit. Voilà donc , barbare , la volupté que tu promets ! C'est donc là le terme de ta mollesse , & le comble de tes délices ! O ! trop infortunée Eléonore , puisse votre exemple servir de leçon à vos semblables ! Puisse cette triste & désolante image changer les gouttes brûlantes de sang qui coulent dans leurs veines , en des molécules de glaces inaccessibles aux ardeurs les plus séduisantes de la volupté.

Il me seroit bien difficile d'exprimer le saisissement & la tristesse qui s'emparèrent de toutes les puissances de mon ame. Je priai le Grand-Vicaire de me dispenser du dîné auquel il m'avoit invité. Je le quittai avec promesse que nous retournerions le soir pour régler le compte avec la Supérieure , & disposer les moyens de la faire partir. Dans cet intervalle , il



chercha deux jeunes-hommes vigoureux, & deux femmes telles que je les lui avois demandés, & il me les amena, après avoir fait le marché pour six mois avec les dernières. J'avois remarqué, lorsqu'on étoit entré dans le cachot de cette malheureuse, qu'elle s'étoit sauvée dans un coin, où elle s'étoit tenue accroupie tout le temps que la Religieuse y étoit restée, & je n'avois point oublié qu'elle avoit poussé un cri affreux lorsqu'on avoit voulu l'en tirer pour l'avancer vers nous; ce à quoi elle s'étoit refusée constamment. Lorsque je fis part à la Supérieure des ordres que j'avois de ramener Eléonore, elle me dit que je ferois le maître, mais que la chose lui paroïssoit impossible, à moins de la faire enchaîner dans une voiture couverte; & qu'encore elle donneroit bien de l'ouvrage par les cris épouvantables, qui causeroient des tumultes & un scandale affreux dans la route.

Je lui répondis que j'avois prévu à tout. Que quant au moyen d'enchaîner Eléonore je ne le souffrirois pas, y en ayant un plus doux & plus honnête, que je ferois exécuter le lendemain moi-même. Qu'à l'égard des accès de fureur, la chose ne me paroïssoit pas aussi facile. Que ce-



pendant j'essayerois de les calmer. Que tout ce que je lui demandois étoit de la faire tenir prête pour le lendemain matin à trois heures , soit pour la propreté du corps , soit pour celle du linge. Je lui fis prendre avant de la quitter , l'émulsion formule n.<sup>o</sup> X , & je me retirai à l'auberge , après avoir fait mille remerciemens au Grand-Vicaire.

Je donnai les ordres pour que la voiture fût prête le lendemain. A l'heure marquée , je me rendis à la Communauté où je trouvai Eléonore , habillée très-proprement , & gardée dans la salle par les Religieuses. J'y entrai d'abord seul , & je témoignai qu'on avoit fait beaucoup plus que je n'avois demandé. En effet , je les priai de lui ôter tous ses habillemens , excepté la chemise ; mais auparavant d'augmenter son trouble par cette cérémonie , je leur dis de lui faire prendre la même émulsion de la veille , ce à quoi elles réussirent quoiqu'avec beaucoup de peine. Elles se mirent ensuite à la déshabiller , ce qui ne s'exécuta qu'avec une violence qui me donna un spectacle fort désagréable.

Je fis apporter un bandage d'une toile forte & large , avec lequel je leur dis de



l'emmailloter en lui couchant les bras sur les côtés. Cette manœuvre qui fut exécutée avec beaucoup d'adresse la révolutionna au point d'écumer de rage. Mais il fallu céder à la force. Ses gardes la transporterent dans la voiture, où ils n'eurent pas grande peine à la contenir. Mais il y avoit de quoi frémir au bruit de ses cris, à voir les grincemens de dents, qu'elle n'interrompoit que pour essayer de les mordre, ou pour leur cracher au visage. On les sortit grand train de la Ville, & je les suivis à cheval, où j'eus le temps pendant toute la journée de m'abandonner aux réflexions les moins consolantes sur l'espoir de la tirer d'un état si fâcheux. Cependant à la dînée, l'ayant fait mettre sur un lit, elle reposa environ une demi-heure, mais elle ne voulut absolument rien prendre. Je voulus essayer si, en lui faisant rendre la liberté des mains, elle ne feroit pas plus docile à faire usage de ce qu'on lui offroit. En effet, cela réussit, non sans avoir fait auparavant bien des efforts pour gripper ses gardes, qui eurent après cela, bien de la peine à la remettre dans la même situation du matin.

Nous nous remimes en route après



avoir essuyé toutes ses folies , & nous arrivâmes la nuit dans ma campagne. Je la fis sur le champ transporter dans son appartement , où je trouvai tout exactement disposé comme je l'avois ordonné avant mon départ.

Comme tout ce qui concerne cette malade doit servir de modele en pareil cas , on me passera d'être long , plutôt que d'omettre les moindres circonstances.

Le lit étoit à roulettes , & construit d'un bois de chêne fort épais , ayant une colonne à chaque angle , & une dans chaque milieu , ce qui compose huit colonnes. Tout l'intérieur étoit rembouré de crin. La forme étoit d'une boîte de six pieds de long sur deux & demi de large. Un fond de sangle qu'on pouvoit ôter quand on vouloit : un sommier de bâles d'avoine sans lit de plumes ni matelat. Au défaut de ce sommier , on peut en avoir de crin ; mais on doit en avoir plusieurs , afin de pouvoir toujours changer la malade au plus léger besoin. Un seul drap qu'on a soin de contenir avec des boucles qui sont pratiquées dans les traverses de côté & des deux bouts du lit. Point de couverture ni d'autres façons pour le coucher jusqu'à ce que la malade



soit revenue à un certain degré de résipiscence. Quelque tard qu'il fût, j'ordonnai aussitôt mon arrivée, un bain dans lequel on força la malade de rester une heure. On l'en sortit, & après l'avoir essuyée on lui présenta un grand plat de ris qu'elle dévora; après on la remit en maillet dans le lit, & un seul homme resta auprès d'elle, avec ordre de ne la punir autrement, lorsqu'elle voudroit mordre ou crier, qu'en lui jettant un gobelet d'eau fraîche sur le visage.

Le lendemain je la fis saigner quatre fois, à la quantité de six onces, en observant trois heures de distance d'une saignée à l'autre. Je lui fis prendre entre chaque saignée une bouillie claire faite avec le lait & la fleur d'orge, dans chacune desquelles on avoit mis une demi-once de syrop de pavot.

Je commençai cette cure le douze du mois de Mai de l'année 1761. Le 13 je lui fis commencer l'usage de la quintessence formule n.<sup>o</sup> V. 15 gouttes dans un bouillon fait avec le veau, un quartier de poule maigre, & toutes les herbes calmantes, voyez la formule n.<sup>o</sup> XI. après le bain d'une heure, & la douche qu'on lui donnoit sur la tête. Elle reprenoit le même bain



& la même douche à 5 heures. A dîné on lui servoît un potage au lait; dans le jour, quand elle avoit soif, on ne lui donnoit d'autre boisson que le petit lait clarifié; deux heures avant le bain on lui servoît une bouillie à la fleur d'orge; à six heures, au sortir du bain & de la douche, une ample soupe au lait, & vers les dix heures, une bouillie comme ci-dessus, avec une once de fyrop de pavot blanc.

Je fis observer ce régime & ces remèdes pendant tout le reste du mois de Mai & tout Juin.

Il faut observer 1.<sup>o</sup> qu'elle étoit toujours emmaillottée la nuit, de façon à ne pouvoir porter la main sur les parties. 2.<sup>o</sup> Que le jour les femmes l'observoient tant au lit que dans le bain, de façon à ne lui jamais donner le loisir de se livrer à aucune obscénité. 3.<sup>o</sup> Que quand elle essayoit de le faire, on ne la punissoit autrement qu'en lui inondant le visage, & tout au plus en faisant semblant de vouloir la mettre dans son maillot. 4.<sup>o</sup> Qu'on lui faisoit, avant d'entrer dans le bain, des injections dans le vagin, qu'on lui faisoit garder. Voyez la formule n.<sup>o</sup> XII. 5.<sup>o</sup> Enfin que jour & nuit elle avoit sur  
les



les reins une plaque de plomb assez mince, & sur toutes les Parties une flanelle fort épaisse continuellement imbibée d'eaux émollientes. Voyez la formule n.º XIII. Je remis pendant tout ce temps à remédier aux vices particuliers des parties organiques; je crus devoir me contenter de ces palliatifs généraux, capables d'adoucir la constitution salée & muriatique du sang, & par conséquent de corriger le vice de la lymphe qui aborde à ces parties. On aura peine à croire qu'avec un régime & des remèdes aussi anodins, il ne se soit opéré aucun changement dans la malade. Mêmes fureurs, même écoulement, à la vérité un peu moins fétide, même jaunisse & roideur sur la peau. Je commençai néanmoins le premier de Juillet à employer des remèdes un peu plus toniques. C'est pourquoi, sans interrompre l'ordre de ceux dont j'avois fait usage jusqu'alors, & sans rien changer au régime, j'observai au lieu de syrop de pavot dans la bouillie du soir d'y faire mettre quinze gouttes de la teinture anodine suivant la formule n.º XIV. & au lieu de la quintessence diaphorétique, je lui mis dans le bouillon du matin quatre grains d'or de vie, dont la préparation a été



long-temps un rare secret, & l'est encore pour beaucoup de gens. Voyez la formule n.º XV. Cependant, je me mis en devoir de travailler plus essentiellement aux accidens des parties.

Ces accidens étoient un prolongement considérable du *clitoris* avec des dartres, un abcès dans la matrice qui s'annonçoit avec assez de malignité par l'âcreté & la puanteur de la matière qui en découloit. Le nez étoit douloureux, & habituellement enflammé, tantôt plus, tantôt moins.

Le prolongement ou turgescence du *clitoris* avoit un peu diminué ; les dartres paroissoient avoir perdu de leur âcreté, je jugeai donc que les mêmes embrocations pourroient les guérir à la longue ; mais je m'occupai plus sérieusement de l'écoulement qui annonçoit un ulcere ouvert dans la cavité de la matrice. J'ordonnai donc de faire des injections avec la formule n.º XVI. J'eus la satisfaction au bout d'un mois, c'est-à-dire, vers le 6 d'Août, de remarquer un peu plus de tranquillité dans ma malade ; ses fantaisies étoient moins fréquentes, ses oppositions aux remèdes moins considérables, ses mouvemens lascifs cédoient à la première menace.



L'écoulement devint d'une odeur & d'une couleur plus louable, le nez étoit encore un peu douloureux mais sans inflammation ; enfin, je pus m'appercevoir de l'effet de mes remèdes ; mais que j'étois éloigné encore d'espérer une entière guérison. Cependant, la jaunisse qui dispa-  
 roissoit peu à peu m'annonçoit une révolution totale dans la machine. Je fis encore changer les injections, & j'en ordonnai suivant la formule n.<sup>o</sup> XVII, que je faisois répéter après les bains. D'ailleurs, je fis continuer le régime & les remèdes. Je m'étois toujours opposé jusqu'alors au desir qu'avoit le pere d'Eléonore de la voir : quand je lui annonçai que je commençois à trouver un changement sensible à sa situation, il me témoigna que peut-être sa présence opéreroit quelque sensation qui produiroit un bon effet. Jusques-là, elle n'avoit vu que ses gardes & moi. Depuis quelques jours, lorsque je lui parlois de son pere, elle paroissoit tomber pendant quelques instans dans une rêverie profonde, comme auroit pu le faire une personne raisonnable ; j'en conclus que l'image d'un homme aussi cher se retraçoit encore dans ses idées, que par conséquent les fibres du cerveau



pourroient peu à peu reprendre leur ton naturel. Enfin le dernier du mois d'Août, c'est-à-dire, près de quatre mois après le commencement des remèdes, j'introduisis dans l'appartement le pere d'Eléonore.

J'étois convenu avec lui qu'il résisteroit à ces mouvemens de tendresse qui occasionent des larmes, parce que tout ce qui peut faire des impressions vives étoit dangereux dans cet état. J'avois prévenu sa fille de son arrivée, afin de préparer le rapport des idées. Elle n'avoit pas plus répondu à cela qu'à toutes les choses que je lui avois dit depuis qu'elle étoit chez moi. Le pere ne fut pas plus heureux, elle le regarda fixement, poussa néanmoins un soupir, & se détourna d'un autre côté, comme pour ne plus voir un objet qui lui fatiguoit la tête. Je ne m'attendois pas à une entrevue aussi tranquille, aussi ne voulus-je pas qu'elle fût plus longue. Je lui conseillai même de ne lui rendre que des visites rares & courtes, & de ne lui faire aucune démonstration qui pût la fatiguer. Le retour des fibres à leurs justes accords est une chose nécessaire pour qu'elle puisse vous reconnoître, lui dis-je, il ne peut être que fort lent; si on veut en forcer la marche, au lieu d'avancer on



recule. Attendez donc patiemment du temps & des remèdes ces parfaits accords qui ramèneront à une parfaite connoissance. C'est un point mathématique dont nous ne connoissons point la distance.

Cependant, dès-ce moment je lui parlai tous les jours non-seulement de son pere, mais aussi de ses anciennes connoissances de son sexe. Je l'entretenois aussi de sa campagne, de ses promenades, de toutes les choses enfin que je croyois les plus aisées à être retracées dans sa mémoire. Je ne me lassois pas de lui parler, mais elle s'obstina toujours à ne me pas répondre non plus qu'à son pere, qu'elle fixoit toujours avec le même étonnement.

J'avoue que ce silence obstiné me déconcertoit, voyant sur-tout que le reste alloit de mieux en mieux, car dès-la fin de Septembre l'ulcere de la matrice parut cicatrisé, la turgescence du clitoris n'étoit plus sensible, les dartres avoient absolument disparues; depuis quelques jours ses gestes n'avoient plus rien d'obscène. Elle traitoit honnêtement ses gardes, elle étoit on ne peut pas plus docile à tous les remèdes. Il y avoit même plus de quinze jours qu'on n'usoit plus du bandage.

On se contentoit à l'endroit des parties



de l'envelopper d'un flanelle imbibée qui faisoit quatre fois le tour du corps, & qui lui descendoit à moitié cuisse. Le jour on montoit ce bandage plus haut pour lui donner l'aisance de se promener dans l'appartement; ce qu'elle faisoit peu, mais d'un air très-raisonnable, quoiqu'infiniment triste. Moi-même, elle me recevoit avec une honnêteté distinguée qui m'annonçoit un ordre dans ses idées. Je ne balançai plus à me persuader que deux choses s'opposoient à l'entier rétablissement de ma malade.

1.<sup>o</sup> La honte de reparoître dans sa Province, qui pouvoit tenir les fibres dans une tension opiniâtre. 2.<sup>o</sup> Une profonde tristesse occasionnée par les idées désagréables que cette honte produisoit en elle. Mais je me trompois, comme je l'ai reconnu depuis par son propre aveu. Le 22 d'Octobre une de ses gardes vint me chercher avec précipitation. Venez, me dit-elle, au plus vite, Monsieur; Mlle. a dormi profondément toute la nuit & ne fait que s'éveiller à l'instant. Après nous avoir fixé ma camarade & moi, elle nous a demandé qui nous étions. Nous lui avons répondu que par vos ordres & ceux de Monsieur son pere, nous étions à son



service pour la soulager dans sa maladie. Où suis-je donc, nous a-t-elle dit? Vous êtes, lui ai-je répondu, chez un ami de Monsieur votre pere; si vous voulez j'irai lui dire de venir vous parler. Je courus à l'appartement d'Eléonore avec une joie inexprimable. Elle me reçut avec cet air froid & languissant qu'elle avoit toujours eu dans le mieux de son mal, & me pria d'envoyer dire à son pere de la venir chercher, parce qu'elle ne vouloit pas m'être plus long-temps incommode. Je dépêchai sur le champ un exprès au pere d'Eléonore, pour l'informer de cette heureuse nouvelle. Il ne tarda pas à se rendre chez moi. Sa fille ne lui fit pas un accueil beaucoup plus tendre qu'à moi. Elle reçut ses embrassemens avec bien plus de modération qu'il ne les lui donnoit, & lui dit: je fors, mon pere, d'un songe bien long & bien fatigant. Il faut que ce songe m'ait fait faire bien des sottises, pour vous avoir forcé à m'éloigner de votre présence. Si j'ai encore des droits sur votre tendresse, j'exige d'elle, que vous me rameniez aujourd'hui chez vous pour y jouir de tous les droits que vous m'y avez toujours donnés. J'exige aussi que votre maison soit impénétrable à tout le monde,



excepté à Monsieur (en me montrant) & à Mlle. de Beaudéduit, que je vous prierai de faire venir. Le service de cette femme, en désignant une de ses gardes, me fera fort agréable : elle est la seule qui n'ait point donné beaucoup de travail à mon imagination pendant mon malheureux songe.

Il seroit difficile de rendre les réponses & les mouvemens de ce pere tendre. Il accorda tout ce que sa fille voulut, & je n'eus garde de m'y opposer. Il fut décidé que nous passerions la journée chez moi, & que le soir on se rendroit au château de M. de..... où je suis resté un mois sans presque les quitter.

Eléonore a gardé long-temps le régime que je lui ai prescrit, qui consistoit à ne manger que des viandes blanches, beaucoup de laitage; du lait clarifié pour toute boisson. Elle a couché très-long-temps sur un seul sommier de crin. Son pere a eu le plus grand soin de ne la laisser voir qu'à des personnes gaies & vertueuses. Elle s'est mariée avec un jeune homme aimable dont elle fait les délices, & elle passe encore aujourd'hui pour la plus belle & la plus honnête femme de la province.

Je n'ai rien à ajouter aux remèdes ni à la



conduite qu'on a dû observer dans cette histoire. Celles qui ne pourront pas être guéries, en recevront au moins du soulagement, elles attendront la mort avec moins d'horreur & de désespoir.

Ce que je ne puis m'empêcher de recommander aux parens à qui ces accidens arrivent, c'est, autant que l'aïfance leur permet, de faire essayer sous leurs yeux tous les moyens que peut proposer un Médecin expérimenté, & de ne se décider à mettre ces malheureuses dans des maisons de force, qu'après avoir inutilement tenté tous les remèdes. Je dois leur conseiller de ne jamais permettre que leurs filles contractent la plus légère familiarité avec les domestiques des deux sexes.

Ceux qui sont en état de leur donner une gouvernante, doivent la choisir d'un âge un peu avancé, & d'une pureté dans les mœurs irréprochable.

Si malgré toute leur vigilance un jeune cœur s'est engagé, ou bien que les mauvais conseils de quelque compagne aient donné lieu à l'imagination d'enfanter des dérèglemens; dès-qu'ils s'en appercevront, qu'ils ne se livrent point à une sévérité cruelle pour y mettre ordre; mais qu'avec autant



de modération, que d'intelligence & de fermeté, ils emploient sur le champ les moyens que j'ai indiqués dans le second période, & le troisieme degré du premier.

Et vous, maîtresses de pension, qui faites de l'emploi honnête de l'éducation, un métier vil, fardide & mercenaire, songez que vous vous chargez de crimes quand vous commettez le soin de vos jeunes élèves à des sous-maîtresses, qu'un intérêt fardide vous fait choisir dans la lie du peuple, ou au moins dans le sein d'une misere presque toujours occasionnée par l'inconduite. Je finirai cet ouvrage par des observations sur l'imagination, qui ne pourront être qu'utiles. Les Médecins, les Parens, le Sexe même y trouveront des avis, & des réflexions morales travaillées d'après nature & autorisées par des exemples réels.





---

*Observations sur l'imagination, par  
rapport à la Nymphomanie.*

SAns chercher à traiter métaphysiquement cette partie intéressante de l'esprit humain, je n'en dirai que ce qui est convenable & nécessaire à mon sujet. L'idée que j'en donnerai, aura le plus de précision & le plus de clarté qu'il me sera possible.

Un des points principaux auxquels un Médecin doit s'attacher, est d'étudier les effets de l'imagination dans les maladies qu'il traite. Cette partie, un peu négligée dans la Médecine, fait que l'on donne souvent à gauche, ou que l'on reste étourdi & aveugle sur la cause réelle de certains maux.

Les symptômes physiques intérieurs & extérieurs sont véritablement des connoissances nécessaires, mais malheureusement on ne s'y borne que trop ; & le Médecin le plus savant à cet égard peut être dans le cas de se trouver embarrassé, & même peut se tromper tous les jours dans le jugement qu'il doit porter, & dans la conduite qu'il doit tenir,



L'imagination est un miroir où se rendent les objets qui intéressent & qui font agir l'homme. La glace de ce miroir varie dans sa composition comme tous les organes ; elle doit son jeu à la nature & aux préjugés ; voilà le canevas sur lequel elle travaille. La nature lui fournit les premiers objets & les penchans que le tempérament décide. Cette glace grossit, diminue, multiplie, ou rend les objets tels qu'ils sont suivant son degré de perfection.

Quoique les premiers objets qui s'offrent dans ce miroir ne s'y portent que par le secours des sens, cependant l'imagination en enfante un nombre infini fabriqués par des comparaisons & des rapports, & il ne faut à ces objets que la vraisemblance pour exister.

C'est l'imagination qui est presque toujours le principe ou la mere de la plupart des passions & de leurs excès ; car sans elle l'homme en auroit peu de déterminées. Il pourroit, il est vrai, boire, manger, exercer tous ses sens & satisfaire tous ses besoins à l'excès ; mais ce ne seroit que des plaisirs actuels, qui n'auroient pas été combinés, & il s'en tiendrait indifféremment à jouir des objets qui



se présenteroient , sans avoir d'autres goûts décidés , que ceux qui lui feroient procurés par l'habitude ou par l'occasion.

Il faut regarder l'innagination comme l'intendante de l'amour propre ; elle suit l'impression du tempérament ; toujours instruite de ses inclinations , elle travaille à les exagérer & à les favoriser ; les sens les lui transmettent simples & naturelles , & c'est elle qui les raffine , les augmente , les conduit & les fixe. C'est elle qui peint à un glouton le plaisir de la table ; c'est elle qui lui peint les faveurs de tels ou tels mets ; c'est elle qui lui en fait rechercher ou même inventer l'apprêt ; c'est elle qui augmente son desir de jouir & qui lui fait tout sacrifier pour cela ; c'est elle , enfin , qui lui procure cette volupté & cette jouissance anticipées , qui rendent les réelles plus excessives & plus sensibles.

Cependant , l'innagination n'a pas également la même force ni le même jeu sur toutes les passions ; l'amour est une de celles sur laquelle elle travaille le plus ; & l'on peut dire qu'en celle-là elle monte le tempérament , & lui fait faire des efforts au dessus de sa propre nature ; il ne lui faut qu'une étincelle pour en faire



bientôt un incendie ; ou , dans des circonstances contraires , elle retient & réprime les feux & la force que la nature pourroit avoir mis dans la constitution de ce même tempérament.

Dans le premier cas , un Médecin doit être pénétrant pour démêler les vraies causes du mal , lorsque le moindre symptôme , ou le moindre soupçon , le portent à croire qu'il peut venir de là.

Dans le second , il doit être intelligent pour trouver dans cette même imagination une partie des remèdes propres à guérir la maladie. Il n'y a point d'occasion où l'on puisse dire avec plus de vérité , *contraria contrariis curantur*.

C'est un point sur-tout bien important dans la maladie dont il est question ici , car il y en a où elle peut se guérir en se contentant de traiter simplement l'imagination ; mais il n'y en a point , ou du moins presque aucune où les remèdes physiques puissent seuls opérer une cure radicale.

Il n'y a point de tempérament qui n'ait un germe de ce feu naturel & génératif , à moins que quelque vice ou quelque accident contraire à l'ordre de la nature ne s'y opposent ; ce qui ne pour-



roit pas être pour lors un cas de Nymphomanie.

Les loix de la Société font des besoins publics, auxquels il a fallu en sacrifier plusieurs particuliers; elles établissent des remèdes & des préservatifs qu'on a été forcé d'imaginer, pour parer des maux réels qui détruiroient, ou troubleroient l'ordre avantageux & même nécessaire qui existe. C'est ainsi que se sont établis les droits & les limites convenables à chaque sexe. L'éducation honnête & ordinaire, part de ce principe & se soumet à ce remède. Delà vient que les filles sont élevées avec une retenue & une décence souvent capables d'irriter leurs passions, de causer une révolution & un dérangement dans le physique de leur nature, & de les rendre victimes du bien public lorsqu'un tempérament enflammé par la nature ou par l'imagination cause des accidens.

C'est pour cela que l'humanité ne sauroit employer trop de soins pour remédier à cet inconvénient; ce devrait être un objet particulier de la Médecine, d'étendre ses connoissances sur ces maladies malheureuses, dangereuses & difficiles à traiter & à découvrir, par rapport à la honte



que l'éducation & les préjugés y attachent. Les parens même doivent être les premiers à favoriser les Médecins à cet égard : non-seulement la tendresse doit les y engager, mais un intérêt particulier doit encore les y obliger ; puisqu'ils sont dans le cas de participer à l'opprobre qui peut résulter des suites de ces maladies. Continuons à examiner de plus près les effets de l'imagination.

La tendance d'un sexe à l'autre vient d'un besoin aussi naturel que difficile à supprimer. Il n'est point de moyens moraux capables d'imposer silence à la nature. L'ignorance dans laquelle on élève les jeunes personnes, peut bien rendre ce cri de la nature presque inintelligible, mais elle ne sauroit l'étouffer. Les mystères qu'on lui fait deviennent bientôt le sujet de tout le travail de son imagination. Ce qu'elle sent sans en développer les raisons, ce qu'elle voit, ce qu'elle entend, sans pouvoir pénétrer, tout irrite & échauffe ses idées ; & ce germe de feu naturel & physique reçoit par son imagination des forces & un accroissement par une nourriture surabondante & par une correspondance aveugle ; alors le tempérament, à peine formé, acquiert des besoins réels, qui



qui , quoiqu'inconnus , sont capables de faire un ravage dangereux dans les parties qui sont le siege de ces besoins. Voilà ce qu'une imagination vive peut par elle-même opérer , sans le secours d'autres connoissances que de celles que la nature a données. C'est alors au Médecin à tirer parti de cette situation , lorsqu'il a eu la prudence & l'adresse de la découvrir. Passons à d'autres objets plus critiques.

Il est rare qu'une fille parvienne à l'âge de puberté sans acquérir bientôt des connoissances capables de la mettre sur les voies de pénétrer les mysteres de l'amour. Son imagination la porte à mettre tout à profit pour y parvenir ; des gestes , des paroles échappées devant elle , des livres qui lui tombent entre les mains ; enfin , tout favorise ses recherches & sa curiosité qui s'augmente avec ses découvertes , & qui à la fin enfante les desirs les plus vifs.

Outre cela , la fille la mieux élevée & la mieux gardée , peut toujours communiquer avec les jeunes personnes de son sexe ; c'est alors qu'un pareil commerce rassemble leurs lumieres , leurs différentes idées , & procure à leurs imaginations des matériaux pour travailler & agir avec



plus de force & de succès. J'ai très-souvent entendu, sans être vu, la conversation de plusieurs filles qui s'entretenoient sur cet article, & je ne saurois peindre la vivacité & les effets singuliers dont l'imagination est capable.

Bien plus, combien n'y a-t-il pas de filles sujettes à être corrompues par les domestiques, ou les faux amis d'une maison ? De quel venin n'infectent-elles pas ensuite leurs compagnes ? Voilà des maux qu'on ne peut souvent pas parer ; mais il est nécessaire d'apprendre à les prévoir & à les connoître ; car ils sont la plupart du temps les premiers principes & les nourrisseries de la maladie que je traite. J'en ai vu tant d'exemples, que je ne puis m'empêcher d'en rapporter, où l'on verra le pouvoir qu'a l'imagination, les désordres qu'elle peut causer, & les abus où elle peut jeter les Médecins.

Une fille, nommée Julie, tenoit le jour de parens riches & nobles ; son éducation & ses talens n'avoient point été négligés. Elle n'avoit qu'une sœur, qui devoit partager avec elle une fortune considérable. Ses graces & sa beauté la rendoient intéressante à tous les gens à prétentions ; mais il sembloit que la nature



eût été trop prodigue à son égard : son esprit & son tempérament étoient pleins d'une vivacité qui lui auroit donné plus d'agrément encore, si elle avoit été plus modérée & moins dangereuse. Son cœur étoit un composé de souffre toujours exposé au flambeau de l'amour, & c'étoit une quintessence de feu qui couloit dans ses veines.

A peine Julie eut douze ans, qu'elle s'apperçut amplement de son existence. Son imagination lui peignoit, sous les plus agréables couleurs, l'heureuse situation dont elle avoit droit de jouir ; & ses qualités, qu'elle connoissoit un peu trop, sembloient lui répondre du bonheur dont elle se formoit une vive idée.

Elle avoit, pour confidente & pour interprète de ses idées, une jeune femme de chambre nommée Berton ; cette fille expérimentée dans l'art de jouir, & initiée dans les secrets de Vénus, étoit adroite à cacher son jeu. Vertueuse Agnès aux yeux de la mere, intendante chere & voluptueuse des plaisirs de la fille, & Messaline dans les bras d'un amant ; c'est ainsi que, satisfaite, elle conduisoit sa barque avec un succès qui ne fut pas de longue durée.



Julie devenoit tous les jours plus savante sans qu'on s'en doutât, & son imagination devenoit plus forte & plus dangereuse. A la vue des jeunes - gens dont elle connoissoit déjà théoriquement les facultés, elle sentoit des mouvemens vifs, qui portoient dans son cœur, des desirs qu'elle desiroit de satisfaire. Ah ! que chez elle le cri de la nature commençoit à opérer de révolutions ! elle l'entendoit, le sentoit & le comprenoit trop fortement, pour ne pas lui obéir. Mais, hélas ! c'étoit bien un autre cri qui se faisoit entendre à ses parens, c'étoit l'intérêt, l'honneur qui leur parloient, & qui retardoient les secours naturels que demandoient les pressans besoins de leur fille.

Quoiqu'elle n'eut que treize ans, il se présenta beaucoup de partis pour l'épouser ; ses parens la trouvoient encore trop jeune, & ne vouloient point se presser de lui donner un mari, afin d'en trouver un plus digne & de sa dot & de sa naissance.

Julie étoit alors dans cet état que j'ai dépeint, dans les distinctions que j'ai faites de la *Nymphomanie*. Elle étoit dans la première situation, que j'ai nommée com-



*mençante. Sa raison jouissoit encore de tous ses droits. La vertu étoit encore capable de causer mille remords. Les saletés dont son imagination étoit remplie, trouvoient à combattre des impressions de pudeur & d'honnêteté, &c.*

Sans doute si son imagination eût été moins vive & moins bien suivie, & si son tempérament eût été moins violent, elle eût eu la force de se faire avec succès à elle-même ce raisonnement : *il n'est ni permis, ni honnête d'obéir à une passion si honteuse.* Mais elle n'étoit pas organisée de façon à vaincre ce malheureux penchant. Ses fibres étoient dérangées par des tensions continuelles ; son sommeil étoit troublé par les vives impressions qu'elle recevoit le jour ; la chère délicate & exquise qu'elle faisoit, n'irritoit & n'échauffoit que plus son tempérament ; enfin, les funestes secours & les dangereux discours de Berton ne donnoient que trop de succès à son imagination.

Plus Julie acquéroit de lumières & d'âge, plus elle s'impatientoit d'être privée d'une jouissance qui lui paroissoit si agréable. La lenteur de ses parens à la lui procurer, étoit d'autant plus cruelle pour elle, qu'elle ne trouvoit aucun moyen



d'y remédier. La soumission, la honte, la pudeur étoient des ennemis qu'elle ne savoit par où attaquer. A peine même osoit-elle découvrir à sa confidente une partie de ses desirs. Cet état fâcheux commençoit à la jeter dans une tristesse sensible. Tout l'ennuyoit, tout l'inquiétoit ; il lui échappoit même quelquefois des traits de mauvaise humeur vis-à-vis de ses parens. Mais les prétextes feints dont elle se servoit pour agir, détournoient toujours son pere & sa mere du vrai principe qui occasionoit ce changement ; & les remedes qu'on y portoit étoient plutôt contraires, que propres à guérir le mal.

Berton, qui étoit pénétrante, & qui en savoit plus que les autres, ne s'y trompa pas. L'intérêt mercenaire qu'elle prenoit à sa maîtresse, la porta à lui donner des secours à sa façon. Elle voulut d'abord essayer de l'engager à la patience, en lui représentant qu'elle étoit l'objet de la tendresse de son pere ; que c'étoit ce qui retardoit ces momens si doux & si sensibles que l'amour lui préparoit ; qu'outre cela, elle étoit bien forcée de se soumettre aux volontés de ses parens ; & que sans doute on ne tarderoit pas à faire ce choix, qui



devoit l'inonder de plaisirs, dès-qu'il se présenteroit quelqu'un digne d'elle.

Pareil discours adoucissoit moins les maux de Julie qu'il ne les rendoit plus sensibles. Elle favoit que ce choix pouvoit aller encore loin. Elle connoissoit la méfiance & l'indécision de ses parens ; elle favoit aussi combien leur avarice étoit capable d'y mettre obstacle, & quelle peine ils auroient de se défaire d'une partie de leur fortune pour établir promptement leurs filles.

O préjugés cruels ! ô coutumes malheureuses ! dont les filles riches & de qualité sont victimes..... disoit-elle, ô ma chere Berton ! puis-je me voir tous les jours entourée d'une foule de jeunes-gens aimables, puis-je, avec l'idée que tu m'as donnée de l'amour, attendre patiemment des momens que je prévois encore si loin de moi ? Faut-il que souvent pour être trompée, il faille prendre des mesures si tardives, & qui, presque toujours, révoltent la nature ? Faut-il que les parens soient capables de perdre tout souvenir de leurs jeunes ans, ou qu'ils aient une tendresse si cruelle & si mal entendue ? Que diroit mon pere, si, pressé par une faim dévorante, il donnoit ordre à son



cuissinier de lui servir à dîner ; que le cuisinier courût aussi-tôt au marché, & que n'y trouvant que des choses communes, il revînt sans rien apporter ; cependant, si mon pere, lassé d'attendre, appelloit le cuisinier pour savoir la cause d'un si long retard ; que diroit-il si le cuisinier lui répondoit : „ Monsieur, je suis bien fâché, „ j'ai couru par-tout, mais je n'ai trouvé „ que des choses communes & indignes „ d'être mises sur votre table, il m'est „ impossible de vous donner à dîner aujourd'hui ; j'espere que demain vous „ ferez traité comme vous méritez. „

Crois-tu, Berton, que mon pere se contentât des raisons honnêtes de ce cuisinier, & qu'il imposât silence à son besoin en attendant des secours dignes d'une faim de qualité ?

Berton voyant que toutes ses raisons morales n'opéroient pas beaucoup sur sa maîtresse, résolut de la soustraire à la tristesse par quelque autre moyen. Elle imagina que la lecture l'intéresseroit assez pour faire une diversion. Elle ne manqua pas de faire un choix des romans les plus tendres, les plus lascifs & les plus voluptueux, & elle les mit dans ses mains par gradation.



Quel remede !..... Il ne manquoit plus à Julie que cela pour la décider à tomber dans cette situation que j'ai désignée dans le troisieme degre du premier période. Cette lecture fut pour elle semblable à un verre ardent qui rassemble les rayons du soleil, pour les fixer dans une partie & l'incendier ; ce fut son imagination qui fut cette partie enflammée, & qui communiqua bientôt un feu nouveau & plus vif dans son cœur. La nature seule avoit parlé jusqu'alors, mais bientôt l'illusion, la chimere & l'extravagance jouerent leur rôle ; les images lascives & voluptueuses, qu'elle devoit des yeux, acheverent sans peine d'exclure de son cœur ces sentimens d'honnêteté, de piété, de pudeur & de retenue, que la nature avoit jusqu'alors respectés, & qu'elle n'auroit peut-être jamais pu vaincre sans les secours de l'art. Elle acquit enfin la force malheureuse d'approuver en elle-même cette maxime horrible : *rien n'est si beau ni si doux que d'obéir aux amoureux desirs.*

Quoique sa tristesse semblât de temps en temps se dissiper, elle retomboit néanmoins assez souvent dans de profondes rêveries causées par les moyens par lesquels



elle cherchoit à se procurer les jouissances dont elle se faisoit de si agréables images ; & découvrant enfin toute l'étendue & la force de ses desirs à Berton , elle lui déclara la volonté décidée où elle étoit d'en venir aux expériences physiques.

Cependant , depuis l'usage de ces livres , son imagination lui avoit tracé le plan d'une passion plus en regle ; son cœur sentoit du penchant à se fixer à un objet. Ses yeux commençoient à chercher sans cesse à ses côtés quelque héros , qui paroissant propre aux amoureux exploits , fût digne de décider son goût.

En effet , St. Albin fut celui sur qui dardèrent les rayons de sa flamme ; ce fut en sa faveur qu'ils se réunirent. Ce jeune-homme s'en apperçut bientôt. Son bonheur lui sembloit trop grand , pour ne pas chercher les moyens d'en profiter. Il devint plus hardi & plus assidu , & il ne tarda pas d'apprendre de la bouche de Julie , ce que ses yeux lui avoient si bien exprimé. Mais on craignoit que ce St. Albin , qui étoit du goût des parens pour la société , n'en fût point du tout pour le mariage , n'ayant pas une fortune brillante.



Berton fut bientôt consultée & tourmentée, mais cette fille avoit une espece de prudence ; elle ne vouloit point se prêter à des entrevues secretes , qui lui auroient fait jouer un peu trop gros jeu : elle prit le parti d'user de ses dernieres ressources pour maintenir l'équilibre qu'elle voyoit sur le point de se perdre. Elle promit à St. Albin de faire tout ce qui dépendroit d'elle pour le faire réussir ; mais elle lui dit qu'il falloit qu'il commençât par prendre toutes les mesures possibles pour obtenir le consentement des parens , & qu'on verroit ensuite la tournure que prendroit cette affaire.

Pour déterminer Julie à se prêter à cet arrangement, elle employa tous les secours de l'art de la Masturbation ; elle s'étoit persuadée qu'il n'y avoit plus que ce moyen capable de calmer & de distraire sa maîtresse , & elle ne balança pas à lui faire user de ce remede, qui cache presque toujours , sous l'écorce de l'honneur & de la vertu, les désordres les plus honteux , & qui couvre nécessairement les maux les plus cuisans & les plus dangereux, les remords les plus affreux , & souvent une fin ignominieuse qui fait horreur à l'humanité.



L'art est bien dangereux lorsque son secours procure les moyens de favoriser & d'assouvir une passion ; & qu'il met en même-temps le respect humain en sûreté. Que de filles & de femmes qui ne sont retenues que par la crainte & la vanité, & qui donnent à plein collier dans le désordre, dès-qu'elles croient avoir trouvé le moyen de paroître vertueuses & sages aux yeux du public ! Cette funeste manie de Masturbation, dont l'imagination est artisanne, conduit à des excès dont insensiblement on n'est plus maître, excès d'autant plus dangereux qu'il ne se trouve jamais d'obstacles dans l'action, que ceux que fait naître l'épuisement, ou l'extinction des forces. Situation triste & abominable que j'ai désignée dans la seconde distinction de cette maladie par *confirmée*.

Les démarches que fit St. Albin, pour obtenir Julie de ses parens, ne furent pas heureuses ; au lieu de réussir elles firent naître des craintes & des soupçons ; il devint dangereux & suspect ; bref, pour couper court à une inclination qui ne plaisoit pas, on le pria très-poliment de porter ailleurs ses prétentions & de cesser totalement le cours de ses visites.

L'usage que faisoit Julie du remede de



Berton, joint à l'espérance de pouvoir posséder bientôt son amant, opéra d'abord dans elle un changement sensible ; sa gaiété & ses graces ordinaires parurent vouloir se rétablir ; mais dès-qu'elle apprit l'exclusion de St. Albin, elle fut désespérée. Elle chercha à adoucir cette disgrâce en redoublant son indigne manœuvre. Son imagination & son tempérament ardent la portèrent bientôt à un excès fatal ; un dégoût général & une mélancolie noire la rendirent insupportable à elle & aux autres ; toujours seule, elle évitoit tous les objets qui pouvoient la distraire à sa passion. Une pâleur jaunâtre, & une maigreur sensible la défigurèrent ; une chaleur excessive la consumoit intérieurement & extérieurement ; ses fibres & ses organes dérangés par un mouvement continuel & des tensions surnaturelles, lui causoient fort souvent des accidens synco-piques, qui donnoient de terribles alarmes. Cette situation étourdit les parens qui ne prenoient point la route d'en découvrir la cause ; ils firent appeller un Médecin, qui ordonna des remedes d'après les conjectures hazardées qu'il avoit faites.

La malade n'en alloit pas mieux ; elle sacrifioit toutes les forces qu'elle pouvoit



rassembler, à satisfaire son imagination par son exercice ordinaire ; les remèdes qu'elle prenoit ne faisoient qu'augmenter ses feux & irriter son mal. Les saignées qu'on lui faisoit aidoient à l'épuiser. Elle ne tarda pas à tomber dans le dernier degré de la maladie que j'ai désignée par *désespérée*. Les fibres du cerveau commencerent à être attaquées vivement, & le délire maniaque s'annonça comme je l'ai déjà ci-devant dépeint.

Quoique les symptômes de la maladie fussent assez clairs, les Parens & le Médecin s'obstinèrent à être aveugles, & ils attribuoient à d'autres causes les effets surprenans qu'ils voyoient opérer. Mais voici ce qui arriva, & qui donna lieu au Médecin de former de nouvelles conjectures toujours fausses.

Le délire maniaque qui s'étoit emparé du cerveau & de toutes les facultés de Julie, lui faisoit tenir des discours & faire des gestes qui dévoiloient une lubricité furieuse & une indécence qui faisoit horreur. Le Médecin s'étant approché pour lui tâter le pouls, elle saisit la main de cet homme avec une force & une fureur étonnantes. Les efforts qu'elle faisoit & les secousses qu'elle se donnoit la



découvrirent, & le Médecin apperçut sur son linge des tâches d'une couleur qui lui fit soupçonner qu'elle devoit sa misérable situation à un commerce impur & prématuré. Bientôt ses soupçons se tournèrent en certitude ; il ordonna qu'on fit changer de linge à la malade ; il examina avec attention celui qu'elle quittoit ; alors il décida que la matrice étoit enflammée & ulcérée ; que les vésicules, les fibres & les organes voisins de cette partie, étoient attaqués ; qu'un virus très-mordicant rongeoit les orifices des glandes ; il conjectura enfin, que cela avoit été occasionné par un commerce qu'elle avoit eu avec quelqu'homme vérolé, qui lui avoit communiqué ce même mal. A l'égard de l'aliénation d'esprit où elle étoit tombée, il décida que quelqu'un avoit voulu traiter secrètement la malade, que les remèdes dangereux par leur qualité & leur dose, ou par la préparation du mercure, avoient attaqué les fibres du cerveau, ce qui lui caufoit ce délire, qui dévoiloit les actions impudiques auxquelles elle s'étoit livrée.

D'après la décision du Médecin qui paroissoit très-bien déduite, Berton fut violemment soupçonnée & menacée. Ce



qu'elle répondoit aux questions qu'on lui faisoit, ne s'accordoit point du tout avec les idées du Médecin. Elle étoit sûre que Julie n'avoit jamais vu d'homme, & elle n'étoit pas assez imbécille pour croire que la Masturbation seule fût capable de donner la vérole. Elle répondoit donc avec autant d'effronterie que de raison, que sûrement le Médecin se trompoit, qu'elle donnoit sa tête pour caution que sa maîtresse n'avoit non-seulement pas eu de commerce impur avec quelqu'homme, mais pas même le moindre tête à tête indécent, & qu'on devoit consulter quelqu'autre Médecin.....

La fermeté & l'assurance de Berton rendoit le cas aussi étonnant que délicat; & les Parens, voulant vérifier un fait si important, firent appeller un nouveau Médecin.

Celui qu'on fit venir joignoit à la science, cette pénétration, cette intelligence & ces connoissances morales qui sont si propres & si nécessaires pour aider & secourir heureusement le physique; il avoit, outre cela, fait une étude particulière de la Nymphomanie. A peine eût-il vu la malade qu'il combina, avec jugement, la situation avec tous les discours qu'il



qu'il entendoit ; il fit des questions adroites aux Parens & à Berton, & d'un ton aussi assuré que vrai, il déclara Julie Méromaniaque. Il fut plus loin : il découvrit par son adresse tout le fond de l'affaire, qui, malheureusement pour Berton, acheva de prouver ce qu'il avoit avancé. Cette femme de chambre fut chassée, mais trop tard.

Ce Médecin sage & intelligent ne cacha point aux parens l'état affreux & désespéré où étoit leur enfant ; il indiqua les remèdes propres à adoucir le mal. Ces remèdes firent bien quelque effet, mais Julie ne reprenoit point son bon sens : elle étoit moins agitée & moins ardente, mais le délire existoit toujours. Alors le Médecin ne voyant plus qu'un seul remède capable de la rendre entièrement à elle-même, il le proposa à ses Parens.

Comme il étoit instruit parfaitement du principe & de la progression de la maladie, & qu'il voyoit combien l'imagination y avoit eu part, il crut que c'étoit à l'imagination qu'il étoit absolument nécessaire de remédier, en continuant néanmoins les autres remèdes physiques. Il déclara donc au pere & à la mere que s'ils vouloient voir le prompt rétablisse-



ment de leur fille, le seul remède pour y parvenir étoit entre leurs mains ; qu'ils n'avoient qu'à procurer à Julie la vue & l'entretien de St. Albin & consentir à leur union, qu'il répondoit, pour ainsi dire, de l'effet heureux que cela opéreroit.

Les parens reçurent très-mal cet avis. L'honneur, la vanité, l'intérêt, l'emporterent sur la tendresse paternelle. Quelle honte, quelle humiliation ne trouvoient-ils pas, outre cela, à faire de pareilles démarches ?

St. Albin n'avoit pas pour Julie un amour assez romanesque pour persister malgré l'intention des parens ; le congé qu'il avoit reçu, lui avoit dépeint des obstacles trop violens à surmonter ; & ne voulant pas y perdre son temps & ses peines, il avoit pris raisonnablement son parti, & porté ses vues ailleurs ; il avoit même déjà formé quelques engagements avec une autre demoiselle, parti aussi avantageux que Julie, lorsqu'il apprit l'affreuse situation de cette malheureuse. Saisi aussi-tôt par des sentimens de pitié & d'humanité, se rappelant cette ancienne tendresse qui caufoit ce malheur, il prit le parti d'aller se présenter lui-



même chez les parens de Julie, ne doutant pas que sa présence & sa voix n'occasionassent quelque révolution heureuse sur cette fille.

Malgré cette précaution humble & modeste qu'il montra, cette douleur muette & intéressante qui étoit peinte sur son visage, il fut fort mal reçu de la mere, qui lui dit d'un ton fier & inhumain, qu'il étoit bien hardi de se présenter encore chez elle; que l'indisposition de sa fille n'avoit aucun rapport avec lui; & que c'étoit sans doute des gens d'aussi mauvaise foi que lui, qui avoient eu l'imprudence de donner lieu au bruit insultant qui se répandoit si mal-à-propos.

St. Albin déconcerté, confus & outré de cette réception, & des sentimens abominables de cette marâtre, se retira prudemment; mais il fut puni aussi cruellement qu'injustement, de la démarche honnête & humaine qu'il venoit de faire; car sa seconde maîtresse l'ayant su, en fut offensée au point qu'elle rompit tout-à-fait avec lui, & sans vouloir entendre la moindre raison, ne voulut plus le voir.

Les parens de Julie voyant après un certain temps qu'il n'y avoit plus d'apparence de guérison, prirent le parti d'é-



loigner de leurs yeux cet objet de honte , capable , sans doute , de leur reprocher à chaque instant , & leur imprudence , & leur inhumanité. Ils la firent transporter dans un couvent , pour y subir le sort des folles.

Le nouveau Médecin ne perdoit pas de vue cette malheureuse , il prescrivit un régime & des remèdes. Au bout de trois ans elle reprit insensiblement l'usage de la raison. Quoique les mercenaires barbares qui la gardoient , vissent de très-mauvais œil cet heureux rétablissement , & qu'elles prissent même des moyens pour qu'il restât ignoré , il parvint cependant aux oreilles des Parens , qui , après s'en être exactement assurés , la firent revenir auprès d'eux.

Julie trouva à son arrivée du changement dans la maison. Sa sœur cadette avoit fait un mariage très-brillant & très-avantageux ; car on la regardoit comme fille unique. La situation où elle vit cette sœur mariée , fit une si grande impression sur son imagination , qu'elle ne tarda pas à retomber dans le même état & dans les mêmes accidens où elle avoit été. On fut obligé de la reléguer derechef dans son affreuse retraite. Après quelque



temps sa fureur maniaque se changea en imbécillité , soit par les traitemens durs qu'elle y éprouvoit , soit par le peu de soin qu'on mettoit à faire les remèdes qui lui auroient été nécessaires. Voilà l'état où je l'ai vu il y a un an , & où elle est sans doute encore sans aucun espoir de guérison.

Cette aventure est un tableau assez frappant du pouvoir & des effets dangereux de l'imagination. Il produit des preuves assez claires & assez fortes du besoin d'intelligence & de soins que doit avoir un Médecin , principalement dans cette maladie , que la négligence & les bévues rendent si cruelle. Le sort de Julie , qui n'est malheureusement que trop vrai & que trop réel , fait horreur à l'humanité ; puisse-t-il servir de leçon aux Filles , aux Parens & aux Médecins.

Il en est sans doute parmi ceux qui exercent cet art , qui n'ont pas besoin de cet avis. J'en connois un entr'autres qui dans une occasion a été bien récompensé de son intelligence & de ses soins ; voici en deux mots ce qui lui arriva.

Ce Médecin , plus habile encore dans les maladies où l'imagination a part , que dans celles qui ne sont que physiques ; ce



Médecin , dis - je , eut une Demoiselle Métromaniaque à traiter ; il employa d'abord les remèdes physiques , propres à la cure de cette maladie. Cette fille étoit sur le point de tomber dans le dernier période ; voyant que les remèdes physiques ne suffisoient pas , il jugea qu'il falloit attaquer l'imagination ; il le fit avec tant d'art & de succès qu'il rétablit entièrement sa malade. La grace avec laquelle il opéroit , purifia , adoucit & fixa les sentimens tendres de celle qu'il traitoit. Les Parens au comble de leur joie , sentant l'obligation impayable qu'eux & leur fille avoient à ce Médecin , s'appercevant en outre du goût qu'elle paroissoit avoir pour lui , le prièrent de vouloir bien l'accepter en mariage pour gage de leur reconnaissance. C'étoit pour le Médecin une fortune bien au-dessus de ses espérances & de ses prétentions ; aussi n'hésita-t-il pas un instant à accepter l'offre agréable & généreuse de ces honnêtes parens ; & il cimentea des nœuds qui ne firent qu'augmenter le bonheur de la Demoiselle en comblant le sien.

C'est assez de ces deux exemples , qui ont des rapports essentiels à tout mon ouvrage , pour donner des idées heureuses



& sensibles de mes principes. Je serai toujours satisfait, quand ils ne feroient qu'ouvrir une carrière nouvelle à une plume plus énergique, qui voulut les développer avec toute l'élégance que mérite une matière si intéressante. J'aurai eu la gloire d'avoir posé la première pierre d'un édifice qui fera honneur à l'humanité, en sauvant celui de plus d'une famille, & en secourant une des plus sensibles miseres qui humilient, vexent & déshumanisent le premier des animaux.

**F I N.**





# A P P E N D I X

D E S

## F O R M U L E S.

N.º I. ℞. Pulpe récente de Casse, une once  
& demie.

Manne choisie, deux onces.

Cristal minéral, une drachme.

Faites fondre dans un gobelet d'une décoction faite avec deux drachmes de Séné & un grain de Tartre émétique. Le tout pour une dose.

N.º II. ℞. Racines de grande Consoude ;

———— de Guimauve,

———— de Chiendent,

———— de Bistorte āā m. j.

Faites cuire ces racines un demi quart d'heure dans l'eau bouillante, à la mesure de six pintes ; ajoutez-y une demi-once de bois de Réglisse raclé bien menu. Faites-lui prendre deux bouillons. Retirez votre eau du feu : quand elle sera refroidie, vous la mettrez dans des bouteilles sans les boucher, & les garderez dans un lieu frais, ou à la cave.



N.º III. R. Racines d'Althea, demi-once. Graines de Lin & de Psillium, de chacun une drachme. Savon blanc rapé, une drachme. Sucre de Saturne six grains.

Faites bouillir le tout un demi quart d'heure dans une chopine d'eau, &c.

N.º IV. R. Un demi septier d'eau. Faites-y infuser pendant 24 heures une once de Potasse. Filtrez, le plus proprement qu'il vous sera possible, cette eau par un papier gris dans un entonnoir couvert. Mêlez à cette eau ainsi filtrée deux onces d'huile de Noix fraîche & tirée à froid. Cela forme une espece de crème.

N.º V. Prenez feuilles de petite Absinthe bien épluchée & séchée à l'ombre. Cloux de Girofle, une once. Sucre candi, une once. Ambre-gris, une drachme. Aloës, Mastic, Gomme Adragante, de chacun une drachme & demie. Réduisez le tout en poudre subtile, mettez-le dans une bouteille de verre. Versez par-dessus une chopine d'esprit de Vin rectifié. Bouchez exactement le vaisseau avec une vessie mouillée, faites le digérer à une chaleur très-



douce, & presqu'insensible pendant quinze jours, vous aurez une quintessence diaphorétique, dont les qualités sont supérieures. Quand la liqueur est refroidie, on la filtre à travers le papier gris dans un entonnoir hermétiquement couvert, & on la met dans des bouteilles bien bouchées. Plus cette quintessence est vieille & plus elle acquiert de vertus.

N.º VI. ℞. Racines de Nénuphar,  
 ——— d'Althea āā demi-once.  
 Graines de Lin,  
 ——— de Laitue,  
 ——— de Concombre,  
 De chacune une demi-drachme.

Faites bouillir le tout dans une peinte d'eau où les Maréchaux éteignent leur fer, pendant un demi quart d'heure; faites-y dissoudre ensuite six grains de Sucre de Saturne.

Cette composition se corrompt aisément, ainsi que toutes celles où entrent les émoulliens, c'est pourquoi on n'en doit jamais faire que ce que l'on prévoit pouvoir consommer en dedans les vingt-quatre heures.

N.º VII. ℞. Feuilles de Mauve,  
 ——— de Guimauve,  
 ——— de Seneçon āā M. j.



Faites les bouillir un demi quart-d'heure dans un bouillon qu'on aura fait avec un jeune poulet écrasé; ajoutez une once d'huile d'Amandes douces à la colature, quand elle sera dans la seringue.

Ce lavement est délayant, rafraîchissant & tonique tout ensemble.

**N.º VIII. R.** Pulpe récente de Cassie, trois onces. Faites-la bouillir dans deux bouteilles d'eau. Passez & faites dissoudre dans la colature six grains d'Emétique.

Vous mettrez infuser dans cette colature pendant la nuit, dans un vase bien couvert,

Follicules de Séné, 2 drachmes;  
Rhubarbe en poudre, 3 drachmes.

Le matin vous passerez la liqueur & la mettrez en bouteille.

Comme les purgatifs sont relatifs, on arrêtera l'usage de celui-ci lorsqu'on en verra des effets suffisans.

**N.º IX. R.** Une chopine d'eau.  
Deux cuillerées de Vinaigre.

Mêlez & faites-y dissoudre 4 grains de Sucre de Saturne.



N. X. R. Graines de Citrouille ;  
 ——— de Courge,  
 ——— de Concombre,  
 ——— de Melon, āā drachm. j.

Broyez ces graines dans un mortier en les humectant avec l'eau distillée de Nénuphar à la quantité de 4 onces ; passez & mêlez avec la colature une once de syrop de Nymphéa, ou de Violette, ou d'Althéa.

N.° XI. Prenez un Poulet maigre ; une livre de rouelle de Veau ; une demi-poignée d'Orge ; quatre Ecrevisses broyées.

Mettez-les dans une peinte & demie d'eau. Faites cuire à très-petit bouillon jusqu'à ce que le tout soit réduit à une pinte.

Ajoutez-y Feuilles d'Aigremoine.  
 ——— de Pimprenelle,  
 ——— de Scolopendre,  
 ——— de Chicorée sauvage,  
 ——— de Fumeterre,  
 ——— de Cresson,

De chacun une demi-poignée.

Faites encore bouillir une ou deux minutes ; puis retirez votre pot du feu & laissez infuser vos herbes pendant une heure, ensuite passez le tout avec une toile forte à travers laquelle vous exprimerez le suc des herbes & des viandes. Il vous restera une pinte de colature que vous partagerez en deux bouillons.



N.º XII. ℞. Une chopine de Petit Lait clarifié , dans laquelle vous ferez bouillir pendant un demi-quart-d'heure.

Feuilles de Plantain ,

———— de Mauve ;

Racines de Guimauve ,

———— de Nénuphar , āā demi-poignée ,

Une tête de Pavot blanc.

Passer la colature sans expression , faites-y infuser pendant 12 heures une drachme de Safran oriental , & après l'avoir passé une seconde fois , mettez-la dans un vase propre pour l'usage.

N. B. Que ces injections doivent se renouveler tous les jours , parce qu'elles s'aigrissent facilement , & qu'alors elles pourroient faire plus de mal que de bien.

N.º XIII. ℞. Semences de Chicorée ,

———— de Laitue ,

———— d'Endive ,

———— de Pourpier , āā une drachme.

Feuilles d'Althea ,

———— de Mauves āā m. i.

Racines d'Althea.

———— de Nénuphar āā demi-once.

Une tête de Pavot.

Faites les bouillir le tout dans une suffisante quantité d'eau , pour en avoir trois pintes.



Passiez & mettez la colature dans un vase propre pour l'usage.

N. B. Il faut renouveler cette décoction tous les jours.

**N.º XIV.** Prenez deux onces du meilleur Opium, une once de Safran, une drachme de Cannelle en poudre, autant de clous de Girofle. Mettez le tout en infusion dans une bonne chopine de Vin d'Espagne pendant trois jours à une chaleur aussi modérée que celle du Soleil, coulez la liqueur, & gardez la dans des bouteilles bien bouchées.

**N.º XV.** Prenez douze onces de Vif-argent revivifié du Cinabre, ou du Sublimé, broyez le dans un mortier de marbre avec un pilon d'un bois dur & pesant, en y ajoutant deux drachmes d'Or qu'on aura réduit en limaille. Jetez-y de l'eau froide, & continuez à broyer. Jetez l'eau qui sera sale & répétez cette lotion en continuant de broyer, jusqu'à cinq ou six fois. Laissez secher cet amalgame d'Or & de Mercure que vous mettrez dans un matras où vous ajouterez du bon esprit de Vitriol, jusqu'à ce qu'il surpasse la matiere d'un doigt: vous laisserez votre matras sur les cen-



dres chaudes pendant 24 heures ,  
 ensuite vous la laisserez digérer à  
 froid pendant huit jours , après  
 quoi vous prendrez un petit alam-  
 bic , vous y jetterez votre disso-  
 lution. Adaptez un chapiteau & un  
 récipient , distillez & remettez  
 dans l'alambic ce qui sera sorti  
 dans le récipient , redistillez ainsi  
 jusqu'à cinq fois , & la dernière  
 fois jusqu'à sec ; mettez la matie-  
 re qui restera en poudre dans un  
 plat de terre non verni , sur un  
 feu de charbon , laissez-la rougir  
 pendant 4 ou 5 heures & renfer-  
 mez-la ensuite dans une bouteille.  
 La dose de cette poudre est depuis  
 trois grains jusqu'à six.

N.ºX VI. R. Orge crue ,  
 Lentille ,  
 Feves avec leur peau.

De chacune une once.

Feuilles d'Aigremoine ,  
 ——— d'Absinthe ,  
 ——— de Chevre-feuille ,  
 ——— de Marrube ,

De chacune une demi-poignée.

Racines d'Aristoloché ,  
 ——— d'Iris ,

De chacune une drachme.

Faites bouillir le tout dans une pinte d'eau



environ un quart-d'heure. Passez & coulez dans un vase convenable pour l'usage.

Cette décoction peut très-bien se garder deux jours.

**N<sup>o</sup>. XVII. R.** Racines de grande Consoude.  
 ——— de Bistorte āā demi-poign;  
 Feuilles de Plantain ,  
 ——— de Prêle,  
 ——— de Bourse-à-Pasteur,  
 ——— de Sanicle,  
 ——— de Piloselle,  
 ——— de Mille-feuilles āā demi-poignée,  
 ——— de Roses rouges , une pincée.

Faites les bouillir une ou deux minutes dans une peinte d'eau , coulez & passez dans un vase propre pour l'usage.

N. B. Cette décoction peut se garder comme la précédente.





## R E M E D E S

*Que j'ai annoncés pour les Fleurs-Blanches.*

**L'**Un est extérieur, & l'autre intérieur. On peut quelquefois les employer séparément, mais plus souvent il convient de les administrer ensemble. Il est même des cas où ils deviennent insuffisans. Mais comme dans les plus ordinaires je les ai toujours employés avec succès, je ne crains point de les rendre publics en prévenant 1.<sup>o</sup> de remédier à l'engorgement des premières voies dans la partie qu'elles pèchent. 2.<sup>o</sup> D'accompagner ces remèdes d'un régime exact : deux choses sur lesquelles on fera très-bien de consulter son Médecin.

Le sexe aura dequoi se satisfaire plus amplement sur cette matiere dans mon *Avis aux Dames sur leur santé* ; ouvrage qui sera dans peu entre ses mains, & qui y seroit déjà, si un avis qui m'a été demandé sur les signes univoques de la grossesse, ne m'eût conduit, comme malgré moi, aux recherches les plus exactes sur les fausses grossesses qui déshonorent tous les jours les Demoiselles les plus respectables, & jettent dans les familles l'horreur & le désespoir. Cette matiere m'a paru tout d'un coup si digne de ma tendresse pour

L



l'humanité, que dans l'instant j'ai abandonné mes autres travaux, pour m'occuper uniquement à venger le Sexe des jugemens prématurés du Public.

*Remede extérieur.*

Prenez une livre de Lytharge d'Or bien porphirisée.

Une pinte de Vinaigre de Vin le plus fort.

Faites les bouillir ensemble dans un pot de terre verni pendant une heure & demie en tournant sans cesse. Laissez refroidir & reposer la matiere dans un lieu propre. Il suragera une liqueur rouge que vous prendrez avec une cuiller, & la mettrez dans un flacon pour vous en servir au besoin.

On prend une cuiller à café de cette liqueur, & deux cuillers à café d'esprit de Vin camphré qu'on met dans une pinte d'eau filtrée, mesure de Paris.

Quand on veut s'en servir on remue bien la bouteille, puis on en verse dans une tasse qu'on fait tiédir au bain-marie. Ensuite on en remplit une séringue qu'on injecte avec beaucoup de douceur & de précaution dans la matrice. On réitere souvent dans le jour ces injections, en prenant une posture commode pour les garder au moins un demi quart-d'heure.

Nous avons obligation de ce remede, d'autant plus merveilleux qu'il est simple, à M. Goulard, Professeur & Démonstrateur Royal en Chirurgie de l'Université de Montpellier,



& notre reconnoissance pour lui feroit sans borne , si , trop idolâtre de sa production , il n'en avoit étendu l'usage jusqu'à l'intérieur : ce que les maîtres de l'art , malgré la vénération qu'ils conserveront toujours pour M. Goulard , n'oseront jamais adopter. Heureux si ces mêmes maîtres étoient tous également d'accord pour respecter les talens & les lumières supérieures de M. le Baron van s'Wieten , & cependant se réunissoient avec la fermeté qu'inspire l'évidence , pour proscrire sans cesse le poison le plus violent & le plus subtil , je veux dire le Sublimé Corrosif qu'il a eu le malheur de recommander contre les accidens vénériens. Si cet homme , digne d'ailleurs de tous les éloges des personnes de l'art & des honnêtes gens , vient enfin un jour à s'attendrir sur l'humanité qu'il a désolée de bonne-foi par ce cruel remède , que le Ciel en fureur a laissé imaginer à nos dangereux Chymistes , alors il n'y aura point d'Académie dans l'univers qui ne doive ériger à sa gloire de ces monumens solides que les révolutions des temps ne sauroient détruire. Car par cette rétractation glorieuse il rendra autant d'hommes à la Société , que les guerres les plus sanglantes en peuvent annéantir. Cette digression paroîtra peut-être un peu déplacée , mais il a fallu soulager mon cœur , qui en étoit depuis trop long-temps oppressé.

*Remede intérieur contre les Fleurs-Blanches.*

Prenez des écorces d'Orange & de Citron



confites , de chacune deux onces ; cloux de Girofle & Cannelle , de chacun deux drachmes ; Muscade rapée , une drachme ; de la bonne Thériaque , trois drachmes ; des yeux d'Ecrevisses , une once.

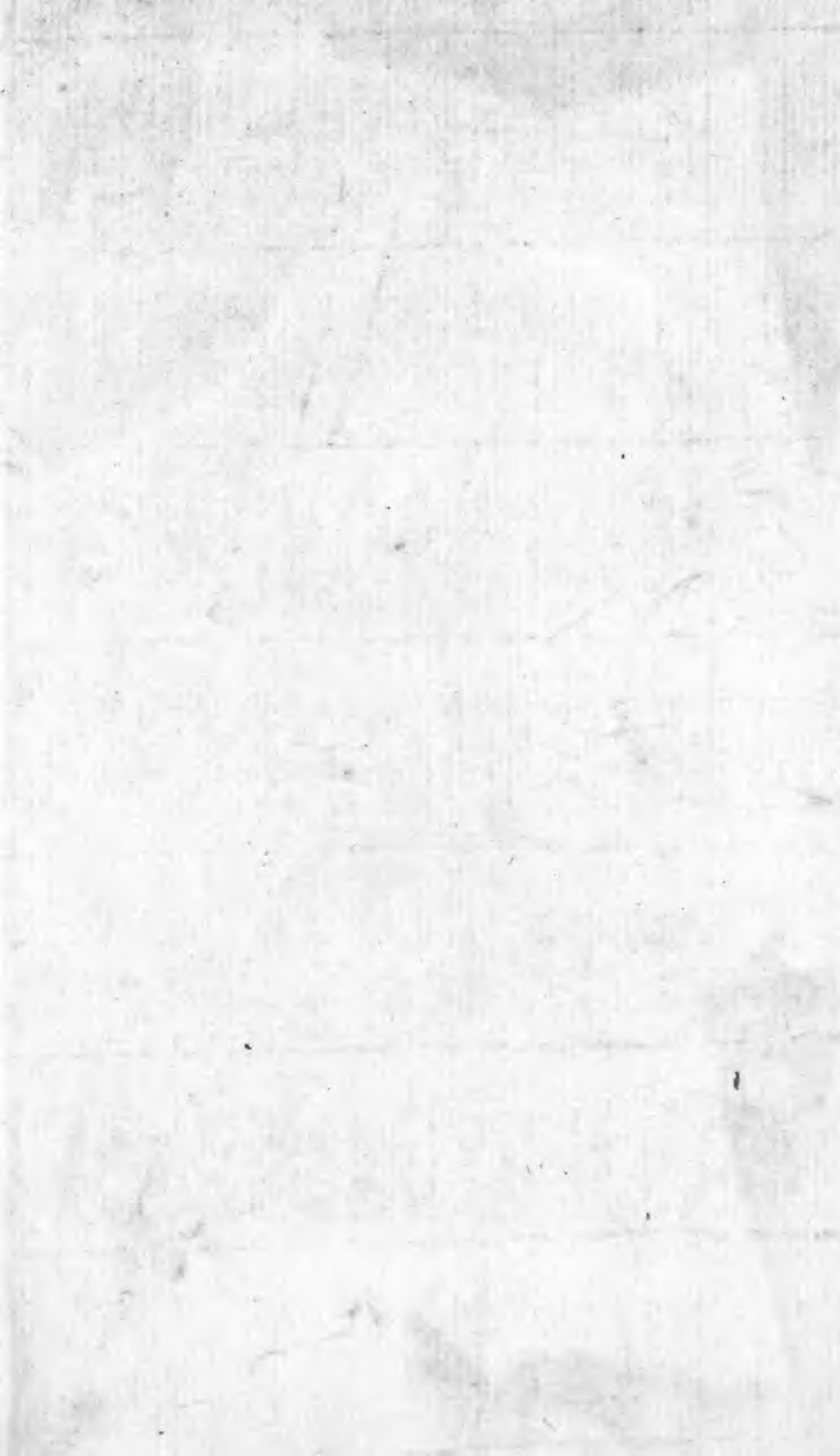
Mettez en poudre tout ce qui peut-être pulvérisé , & broyé le tout long-temps dans un mortier avec les écorces confites , jusqu'à ce que cela soit bien réduit en pâte. Ajoutez-y trois drachmes de Rhubarbe bien choisie en poudre subtile , broyez encore jusqu'à ce que le tout soit bien incorporé , en y mêlant du syrop de Coing , autant qu'il en faut pour le réduire en forme d'opiate un peu solide , qu'on mettra en pot & qu'on gardera pour l'usage dans un lieu frais.

La malade doit en prendre le matin à jeun , & le soir en se couchant , de la grosseur d'une Aveline.

Cet opiate est un excellent stomachique , & j'en ai fait des expériences aussi heureuses que fréquentes dans les Fleurs-Blanches qui dépendent du vice de l'estomac. Ce sont les plus ordinaires.

**F I N.**











My story



